

Alain Morvan : dix-huitiémiste, recteur et “ amateur de noirceur ”

Marc Porée, Sophie Vallas

▶ **To cite this version:**

Marc Porée, Sophie Vallas. Alain Morvan : dix-huitiémiste, recteur et “ amateur de noirceur ”. 2022, 10.4000/erea.15222 . hal-03940093

HAL Id: hal-03940093
https://amu.hal.science/hal-03940093

Submitted on 15 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

E-rea
Revue électronique d'études sur le monde anglophone

20.1 | 2022
1. Creative Writing - 2. L'entre-deux : espaces, pratiques et représentations

Alain Morvan : dix-huitiémiste, recteur et « amateur de noirceur »

Marc PORÉE et Sophie VALLAS

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/erea/15222
DOI : 10.4000/erea.15222
ISBN : ISSN 1638-1718
ISSN : 1638-1718

Éditeur
Laboratoire d'Études et de Recherche sur le Monde Anglophone

Ce document vous est offert par Aix-Marseille Université (AMU)

Référence électronique
Marc PORÉE et Sophie VALLAS, « Alain Morvan : dix-huitiémiste, recteur et « amateur de noirceur » », *E-rea* [En ligne], 20.1 | 2022, mis en ligne le 15 décembre 2022, consulté le 15 janvier 2023. URL : http://journals.openedition.org/erea/15222 ; DOI : https://doi.org/10.4000/erea.15222

Ce document a été généré automatiquement le 28 décembre 2022.

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International - CC BY-NC-ND 4.0
https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/

Alain Morvan : dix-huitiémiste, recteur et « amateur de noirceur »

Marc PORÉE et Sophie VALLAS

Alain Morvan, 2022



© Anne Morvan

1 *Nous avons rencontré Alain Morvan chez lui, en mars 2022. En préambule à une longue conversation riche, élégante, drôle, il nous a expliqué sa volonté de ne pas utiliser le pronom de la première personne, d'en rester à des expressions faisant la part belle à une troisième personne*

qui gommerait un moi sans doute haïssable, et afin de mieux laisser étinceler ces figures du passé qu'il a, d'emblée, évoquées et animées magnifiquement. Cette noble résolution a fait pourtant long feu, pour le plus grand bonheur des animateurs de cette rubrique d'entretiens fondée sur l'idée d'un exercice d'ego-histoire : le « je » a rapidement réinvesti la voix d'Alain Morvan tandis qu'il retraçait la réalité et la passion d'une carrière de professeur et de recteur placée sous le signe d'un engagement, au contraire, diablement personnel.

MILESTONES

1944 : Naissance à Largentière (Ardèche)
1963-65 : Hypokhâgne et khâgne au lycée Louis-le-Grand, Paris
1965 : Entrée à l'ENS-Ulm
1966-68 : Lecteur à Oxford
1969 : Agrégation d'anglais
1971-81 : Assistant à Paris 3
1980 : Thèse d'État : *La tolérance dans le roman anglais, 1726-1771*
1981 : Professeur à Lille 3
1985 : Professeur à Paris 3
1993-95 : Recteur (académie de Clermont-Ferrand)
1995-2002 : Recteur (académie d'Amiens)
1996 : *Histoire des idées dans les îles britanniques* (avec F. Lessay et JF. Gournay)
2002-2007 : Recteur (académie de Lyon)
2005 : *Mary Shelley et* Frankenstein. *Itinéraires romanesques* (PUF)
2014 : *Frankenstein et autres romans gothiques* (avec M. Porée, Gallimard, La Pléiade)
2019 : *Dracula et autres écrits vampiriques* (Gallimard, La Pléiade)

De Largentière à la rue d'Ulm

2 SV : L'idée de cette rubrique, qui s'intitule « Grands entretiens », est vraiment de retracer un parcours. Qu'est-ce qui vous a amené à faire vos classes préparatoires au lycée Louis-le-Grand, à Paris, vous qui êtes ardéchois ?

3 AM : je suis ardéchois par accident. Largentière était – et est toujours – un gros bourg plutôt qu'une petite ville. C'est une des sous-préfectures de l'Ardèche, avec un certain nombre de fonctionnaires. Mon père, qui était inspecteur de l'Éducation nationale, était en poste à Largentière avant la guerre et il y est resté jusqu'en 45. Je porte un nom qui n'a absolument rien d'ardéchois, je suis d'origine bretonne. Morvan est un nom celte, plutôt. Cela étonnait toujours François Goulard, qui venait parfois à Lyon quand il était ministre délégué à l'Enseignement supérieur et à la recherche, qui était breton, de Vannes. À chaque fois que j'allais l'accueillir, il me disait : « C'est bizarre… mais enfin, Morvan, Largentière… Expliquez-moi pourquoi ! ». Une anomalie ! Bon, c'est anecdotique ! Je suis entré à Louis-Le-Grand. Il se trouve que, quand mon père était monté à Paris, je sortais de 3e dans une petite ville de province, Montargis. J'ai été admis en seconde à Louis-le-Grand. Une enfance dénuée de fantaisie et d'imagination…

4 SV : Vous avez grandi à Montargis, donc ?

5 AM : De l'âge d'un an et demi jusqu'au BEPC, à 14 ans. Vous connaissez Montargis ?

6 SV : Un peu, j'ai grandi à Bourges, non loin.

7 AM : J'y ai coulé des jours heureux. Dans un très vieux collège, un vieux bâtiment qui est devenu la mairie. Un professeur de lettres, ancien de la Première Guerre mondiale, qui m'a beaucoup marqué. J'en ai gardé un souvenir extrêmement ému, qui hante l'imagination, les souvenirs, les rêves, les regrets !

8 SV : Vous aviez déjà une petite préférence pour l'anglais ou pas plus que ça ?

9 AM : Ça aussi, ça s'est fait sans grande préméditation… Désolé d'être aussi décevant. De même que pour aller en hypokhâgne, il n'y a pas eu de véritable appel ni de sentiment de vocation. Ça s'est fait un peu « comme ça », j'étais intéressé, voilà tout. Je n'étais pas anglophone (litote), je n'avais rien contre la littérature anglaise (relitote). Je me suis dit : « Pourquoi pas ? » À l'époque, c'était une discipline qui ne jouissait pas de cette espèce de privilège très fâcheux, très coûteux, qui s'attache à l'heure actuelle à la langue anglaise, qui est devenue une sorte de langue véhiculaire. On n'avait pas l'impression de faire comme les autres. Tout simplement. J'ai fait ce choix, parce que… J'ai hésité, à un moment… J'ai failli me diriger vers l'histoire. Très jeune, je pensais : « Peut-être qu'un jour je deviendrai professeur, enseignant » – quelque chose d'extrêmement banal, encore une fois. C'est pour ça que je suis dérouté, d'avoir à dégager des traits d'exception… Vraiment rien d'exceptionnel. Hypokhâgne, khâgne. J'ai été admis en khâgne à la fin de l'année d'hypo, ce qui, il est vrai, n'était pas le cas de tout le monde.

10 SV : Vous avez donc été admis à l'École normale supérieure de la Rue d'Ulm, promotion 1965, et vous avez côtoyé, notamment, Jean-Jacques Lecercle, Jean-Louis Bourget, Pierre Melandri ou Daniel Arasse, tous vos condisciples ? Est-ce que vous aviez déjà des rapports avec eux, à l'époque ? Et deuxième question : où vous a-t-on envoyé, pour l'année que vous deviez passer à l'étranger ?

11 AM : Les rapports avec Lecercle ont été naturels pendant l'année de conscrit. Ils ont été encore plus naturels pendant l'année d'agrégation puisque Lecercle était l'un de ceux, avec Bourget, avec votre serviteur, qui avaient décidé de ne pas boycotter l'agrégation. En 1969, c'était en effet l'époque où un certain nombre de gens, égarés par la prédication d'un maître très prestigieux et qui a laissé un grand nom dans la linguistique, ont voulu la boycotter, et souvent par la force – je n'évoquerai pas la façon dont j'ai passé l'agrégation, une épreuve assez atroce puisqu'il m'a fallu faire acte de résistance physique le jour de la première épreuve écrite et supporter des insultes pendant une bonne heure avant de pouvoir commencer à composer. Lecercle était de ceux qui avaient décidé que c'était une voie sans issue que cette contestation de l'agrégation. Voilà qui nous rapprochait. Il y avait aussi à l'époque quelqu'un avec qui je ne suis resté hélas qu'en relation épisodique, mais que j'aime beaucoup, qui est Michel Canavaggio, frère de Jean Canavaggio, le célèbre hispaniste. Pour la question du séjour à l'étranger : j'ai passé deux années à Oxford. Ce qu'on peut avoir envie de dire à ce sujet, et je reviens ainsi au propos que j'avais en tête au début de cette déclaration liminaire, c'est que plutôt que de dire « j'ai fait ci, j'ai fait ça », votre interlocuteur aurait envie de dire : « Merci de l'occasion qui m'a été donnée de faire un métier que je trouve de plus en plus honorable, avec le recul ». J'en étais persuadé dès le début, peut-être est-ce pour cela, au fond, que je l'ai choisi. Un métier qui consiste à former les autres qui, à leur tour, vont former des formateurs. On forme des formateurs… À la fin d'une carrière, on a formé des milliers de capétiens, d'agrégés… Et des PLP. Il me semble important de le dire aujourd'hui, à une époque où l'enseignement professionnel est sur le point d'être dépecé d'une manière scandaleuse par l'apprentissage qu'on

développe d'une manière telle qu'on peut se demander si plutôt que McKinsey, ce n'est pas le MEDEF qui pilote l'Éducation nationale. C'est un véritable drame qui se produit, dont très peu ont conscience. On est en train de réduire à peau de chagrin les lycées professionnels, on va débarquer une quantité industrielle de PLP. Et dans les gens que nous avons pu former à l'Université, il y avait aussi les PLP, il faut le dire ! C'est important, car ce sont eux qui contribuent à donner à des gens qui ne sont pas des « premiers de cordée » (avec beaucoup d'ironie amère dans l'emploi de cette expression), un enseignement de type généraliste auquel ils ont néanmoins droit, afin d'avoir un peu de recul par rapport au métier qu'ils exercent. Alors que la tendance lourde de notre époque, avec le ministre Blanquer, que votre interlocuteur a quelques raisons de bien connaître, est de réduire la formation de ce type de public scolaire (aussi estimable que les autres) à ce que j'appelle l'adéquationnisme : une formation très technique, directement ciblée, sur le métier, voire sur le geste, qu'ils sont destinés à répéter.

12 À rebours de cette évolution, il faut donc dire merci d'avoir eu l'occasion de faire cette œuvre d'intérêt public, à savoir former un nombre confortable de docteurs. Je n'ai pas fait le compte, il n'est pas astronomique, mais il est loin d'être négligeable. Il me semble que c'est important d'avoir pu diriger de nombreuses thèses (y compris d'État), sans pour autant tomber dans les excès qu'on a pu observer chez certains et qui consistaient à aligner les docteurs comme un tableau de chasse – le plus possible. Ce n'est pas sérieux ; ce qui est sérieux, c'est d'avoir un petit nombre de doctorants, que l'on peut suivre avec soin, conseiller, aider. J'ai formé un certain nombre de Professeurs d'université, je suis content d'avoir aussi formé un certain nombre de Maîtres de conférences. À cette œuvre utile, je suis reconnaissant d'avoir eu la possibilité de me livrer.

Oxford et ses figures, sous le signe de le Carré

13 Il serait bon de revenir peut-être à Oxford. Ce qui est intéressant, dans une carrière, plus que la carrière elle-même, ce sont les rencontres qu'on peut y faire, les figures qu'on peut croiser ou côtoyer. Ici, je rejoins peut-être l'esprit, la démarche qui est la vôtre. Je suis reconnaissant d'avoir pu, lors de ces deux ans à Oxford, côtoyer des gens comme Isaiah Berlin – quelle émotion que d'être un jour appelé par lui à traduire en français un texte dont il devait faire une conférence pour le Collège de France ! Quelle émotion que de passer un dimanche à sa table au milieu de ces Gainsborough, avec ce grand seigneur qui était un Juif russe émigré, qui avait une place extraordinaire et qui a laissé, Dieu merci, une trace très importante dans l'histoire des idées ! Privilège aussi d'avoir rencontré, côtoyé, d'être devenu l'ami de personnalités comme Jean Seznec [1905-1983] – je ne sais pas si ce nom vous dit quelque chose, mais c'était un de nos très grands anciens. Il est mort depuis quelques décennies déjà. Nous étions devenus des amis, c'était le grand spécialiste de Diderot, qui a beaucoup enseigné aux États-Unis, et titulaire de la chaire Maréchal Foch à l'Université d'Oxford. Une sorte de prince de la culture. Comment ne pas non plus se souvenir de telle soirée, de dîner un samedi soir à All Souls, invité par Seznec où je m'étais laissé entraîner dans une conversation animée avec un petit monsieur qui ressemblait à un gentil petit gnome avec de grosses lunettes, et qui parlait, qui parlait !... C'était un Suisse anglophone, grand spécialiste des langues orientales, qui parlait français comme père et mère,

vraiment cosmopolite et qui évoquait avec une émotion intense les escapades qu'il faisait tous les trimestres à Paris. Pourquoi ? Réponse : « Pour bouffer ! ». Qui connaissait son Balzac sur le bout des doigts, par cœur ou presque, qui parlait avec émotion de Mme de Maufrigneuse, et de beaucoup d'autres figures de la *Comédie humaine*. Une certaine ébriété aidant, la communication était parfaitement détendue, mais pas au point que cet homme laissât paraître sa vraie nature – un penchant très oxonien d'ailleurs ; on est vraiment dans l'univers de le Carré. Si bien que celui qui vous parle a découvert bien plus tard et un peu par hasard, que ce petit homme, à qui on aurait donné son souffle pour lui conférer un peu de prestance physique, était un espion de première grandeur qui avait fomenté – on peut le dire, c'est de notoriété, même si je ne dirai pas son nom (un nom suisse allemand) – le coup d'État en Iran contre le Premier Ministre Mohammad Mossadegh en août 1953). Voilà. Un petit bonhomme de rien du tout ! Un grand spécialiste de Balzac ! C'était un personnage de le Carré, un maître-espion ! Et tout ça en étant authentiquement savant et vraiment pas du tout un intellectuel de pacotille. Vous allez dire que je suis un peu obsédé par les figures rencontrées. Mais en vérité, je trouve ça plus intéressant que de parler de soi-même. Quand je suis arrivé à Paris 3-Sorbonne Nouvelle, après une année supplémentaire à l'École, après le service national, dont je me suis acquitté comme un bon Français, après une élection comme assistant sous un statut dont vos jeunes lecteurs n'ont sûrement pas conscience qu'il a un jour existé…

Paris 3, 1971 : les grandes figures de l'anglistique

14 SV : C'était en quelle année ?

15 AM : 71. Prise de fonction en septembre 1971. Et là encore, le choc ! Le choc. Envie de dire merci à la Providence d'avoir permis ce genre de rencontres. La médiocrité était peut-être aussi au rendez-vous, mais ce n'est pas elle que j'ai remarquée. J'ai rencontré des gens qui étaient pour beaucoup déjà des noms célèbres, respectés par moi, Jean-Jacques Mayoux par exemple. Voici quelques livres, descendus de mon bureau, de Mayoux qui a permis aux Français de connaître la culture, la peinture anglaise. Jean-Jacques Mayoux, c'était une personnalité extraordinairement charismatique et en même temps un puits de savoir. Je ne sais pas si l'histoire est close, comme disait Fukuyama. Mais on était tout près de périodes historiques… Jean-Jacques Mayoux était un grand résistant. Voilà un homme qui, lorsqu'il le fallait, d'homme à homme, les yeux dans les yeux, disait à De Gaulle pourquoi il n'était pas d'accord avec lui. « Mais enfin, Mayoux, pourquoi n'approuvez pas ma politique rhénane ? » « Parce qu'elle n'est pas bonne, mon Général ! ». J'ai entendu Mayoux raconter cela en avril 1974 lors d'un dîner qu'on n'oserait plus inventer, chez le couple Brugière, où il y avait parmi d'autres personnes insignifiantes, le couple Mayoux, le couple Cabau, Diane de Margerie, François-Xavier Jaujard… bref. Moi, j'étais le tout petit, petit, petit, de rien du tout. J'étais très flatté d'avoir été invité par Bernard et Marion Brugière. J'aurais peut-être pu faire le malin, mais j'écoutais. J'avais beaucoup de chance, voilà ! Mayoux qui, en plus, nous le savions, avait signé le Manifeste des 121. C'était un manifeste qui, le 6 septembre 60, proclamait, sans doute de manière assez imprudente, que les jeunes Français appelés sous les drapeaux pouvaient revendiquer le droit à l'insoumission dans le contexte de la guerre d'Algérie. Il y avait des tas de signataires, il y avait Truffaut, Sartre, Blanchot, Vercors… Des gens extrêmement illustres. Mayoux l'a signé

– je ne sais pas s'il a eu raison, mais cela dénotait un élan de courage de sa part, car un certain nombre de gens qui l'avaient aussi signé (ce n'est pas le cas de Mayoux) ont eu des ennuis administratifs, ce que l'on peut comprendre d'ailleurs – parmi ceux qui avaient un statut moins protégé qu'un Professeur d'université, certains ont frôlé la révocation. C'était un acte courageux. Quand on voyait Mayoux, on pensait à tout ça et on se disait : « Mais quel homme ! » Comme se fait-il qu'on puisse être à la fois un grand intellectuel, universellement respecté, et en même temps quelqu'un qui a mis la main à la pâte, qui a risqué sa peau, qui a fait de la Résistance…

16 Dans le même ordre d'esprit, on connaît la phrase de Malraux : « Je ne m'intéresse guère ». Quand on a la chance, toute jeune, de voir des gens comme Mayoux, on se trouve soi-même peu exaltant, un peu maigrichon face à ces grandes figures. Il y avait un autre exemple de cette sorte de typologie. Princier, une sorte d'aristocrate, à tous égards, d'ailleurs, à la fois au point de vue intellectuel et peut-être même cherchait-il à l'être du point de vue social, je veux parler de l'étonnant Jacques Cabau. Je sais qu'il n'a pas eu que des amis, mais je soupçonne un peu de médiocrité chez les gens qui le jalousaient ou le critiquaient. L'extraordinaire Cabau qui, le soir où l'on apprend la mort d'Hemingway, se met à sa table de travail avec une bouteille de whisky : le lendemain matin, une bouteille de whisky vide et une nécrologie pour *Le Monde*, qui était du feu de Dieu. Chacun se souvient de *La Prairie perdue : Histoire du roman américain* (Le Seuil, 1966), ou encore de ce petit livre génial, *Edgar Poe par lui-même*, que votre serviteur a beaucoup utilisé pour son certificat de Littérature et de Civilisation américaines et qu'il a eu l'occasion de réutiliser depuis, à d'autres fins, en particulier lorsqu'il travaillait sur la littérature vampirique, et s'intéressait à toute une série de figures vampiriques dans les histoires d'E.A. Poe. Cabau, qui tenait beaucoup – il l'a dit à votre interlocuteur – à ce que l'universitaire soit considéré comme un prince. Ce n'était pas du mépris social ; c'était, je crois, la conscience que la réputation intellectuelle va, d'une certaine façon –est-ce un bien ? est-ce un mal ? – de pair avec un certain statut. Et pour lui, l'universitaire devait sauvegarder ce statut et devait se comporter avec superbe – et avec superbe il s'est comporté. Il y a eu quelque chose de tragique dans la fin de Jacques Cabau ; il a poussé – ce qui n'est pas une excentricité, hélas – l'originalité jusqu'à faire à ses amis la mauvaise surprise de se tuer un premier avril.

17 MP : En se tirant un coup de carabine, c'est ça ?

18 AM : Oui, comme Hemingway.

19 MP : Comme Hemingway ! C'était un acte mimétique !

20 AM : Souvenir très fort, là aussi. Un matin, quelques jours après, au quai de la Rapée, à l'Institut médico-légal autour d'un cercueil encore ouvert, un attroupement de quelques amis. C'était pendant des vacances universitaires, au printemps. Quelques personnes éberluées. Le contraste entre la créature superbe qu'avait été Cabau, dont la vie oscillait entre l'avenue Charles Floquet, au Champ-de-Mars, et une superbe maison où votre interlocuteur avait été invité, une fois, dans le Loiret, où Cabau avait tenu une petite conversation anecdotique sur San Antonio et Frédéric Dard… Et puis ce cercueil, cette tête bandée, massacrée. Il y a eu ce matin-là une très belle intervention, la lecture d'un poème de John Donne par Paul Bensimon. Et puis ce fut tout… Quelques pelletées de terre. Voilà…

21 Qui d'autre, à Paris 3, à l'époque ? On était aussi très, très fiers de cohabiter avec quelqu'un comme Laurette Véza. Vous avez connu Laurette Véza ?

22 MP : Oui, j'ai beaucoup admiré Laurette Véza.

23 AM : Cette femme à la silhouette qui évoquait un peu celle de Barbara. Une diction ! Tous les américanistes, à une certaine époque, lisaient son livre sur Henry James [*Henry James : Le Champ du regard,* La Table Ronde, 1989], remarquable ! Un esprit extraordinairement délié, subtil. Beaucoup de gentillesse en même temps. Ce qui frappait le spectateur, ou l'auditeur, c'était la diction de Laurette Véza, une façon d'articuler, de séparer les mots les uns des autres, qui donnait de la noblesse aux termes les plus triviaux. On s'étonnait qu'elle puisse employer des mots du langage de tous les jours ! On avait vraiment l'impression d'un pur esprit, c'était une femme extrêmement charmante…

24 MP : Une grande séductrice, avec beaucoup de sensualité dans la voix et dans le propos. Je vais vous citer une anecdote personnelle : dans son séminaire, on faisait vraiment l'expérience, par sa langue, son verbe, de la « jetée disséminale » (Derrida)…

25 AM : Marc Chénetier a fait sa thèse sous sa direction, en poésie américaine.

26 MP : Oui, c'est possible, elle était au sommet de sa carrière.

27 AM : Disparue très prématurément aussi.

28 SV : Mais là, vous nous citez des américanistes, en fait…

29 AM : Alors Cabau, oui ! À ceci près qu'au départ, sa thèse n'était pas du tout américaniste, je crois qu'il a fait sa thèse sur Thomas Carlyle.

30 MP : Oui, je confirme [*Thomas Carlyle ou le Prométhée enchaîné, essai sur la genèse de l'œuvre de 1795 à 1835*, PUF, 1968].

31 AM : Quel personnage !

L'héroïsme à hauteur d'homme

32 MP : Vous concernant, je repense d'ailleurs à ce texte de Carlyle, *On Heroes, Hero-Worship & the Heroic in History* (1841) et à cette notion de l'héroïsme. Vous parliez tout à l'heure du « prince ». Le prince, peut-être que ça a des connotations sociales qui sont difficiles, par les temps qui courent, à entendre, mais cette notion de héros, je pense que c'est quelque chose qui vous a marqué, vous aussi, non ? Et que ces personnages que vous décrivez, Mayoux par exemple, incarnent un héroïsme à hauteur d'homme.

33 AM : Bien sûr ! Et puis, il y a différentes modalités dans l'héroïsme. Il y avait quelqu'un que je n'ai pas vu d'emblée à Paris 3, car il était encore à Nice lorsque j'ai été élu assistant, et n'est arrivé que deux ou trois ans après. Je veux parler de l'immense Robert Ellrodt. Comment ne pas le citer parmi les figures qui impressionnent ? Cet homme si trompeur dans son aspect, en apparence glacial, mais qui était capable d'une amitié, d'une chaleur, d'une gentillesse ! Et qui était un esprit tout à fait éminent, un homme qui savait, lui aussi, à sa façon, prendre ses responsabilités. Entendre parler Ellrodt, c'était un peu la contrepartie, au masculin, de Laurette Véza : lui aussi employait des mots ordinaires à l'occasion et on se demandait : « Comment se fait-il qu'il connaisse un mot comme ça ? » Voici un acte de piété : j'ai descendu de mon bureau un ou deux de ses livres. Je ne suis pas du tout collectionneur d'autographes, mais je suis très fier d'avoir eu ceux-ci. Avec une belle et aimable dédicace. Je suis heureux de posséder cela. Et puis alors là, quelques années plus tard, on voit malheureusement une autre gentille dédicace… mais plus courte, l'écriture se dégrade,

c'était à la fin de sa vie. Regardez : « ce dernier livre » [*Montaigne et Shakespeare : l'émergence de la conscience moderne*], c'est déchirant ! Robert Ellrodt était l'honneur de l'université française, on peut le dire. Au milieu des tempêtes, il avait souvent raison, raison contre tout le monde. J'avoue que je ne l'ai pas tout le temps bien compris. Ma faute.

34 Que dire d'autre ? Je suis sûr que j'en oublie parmi ces figures qu'on découvre en 71 ou 72, quand on arrive à la Sorbonne Nouvelle. Bernard Brugière, qui n'était pas encore Professeur. Il avait ceci de particulier que lui aussi trompait son monde. On le voyait et on se disait : « Ah, le pur esprit ! » Et on se rendait compte, quand on commençait à la connaître un peu, que ce pur esprit avait un bon sens d'une sagacité étonnante. Il comprenait tout, il voyait tout, alors qu'on pensait qu'il planait… Il perçait son interlocuteur à jour, il voyait très bien les contradictions de quelqu'un. Votre interlocuteur va encore faire part d'une anecdote : Bernard avait très bien compris une certaine dualité chez ledit interlocuteur, dont il avait loué l'urbanité… Ça m'avait fait très plaisir, on aime bien s'entendre dire qu'on est « urbain ». Être poli, c'est presque rasoir, mais être urbain ! [Rires] Cela dit, un beau jour, m'ayant observé, et ayant remarqué que je n'avais pas toujours la langue dans ma poche, il m'a gratifié de cette sentence qui était très vraie, exprimée de manière subtilement détournée : « La cautèle n'est pas votre fort. » [Rires] Ça, il fallait toute la perspicacité de Bernard ! Et puis, souvenir de la soutenance de thèse de Bernard – je ne sais pas si vous y étiez, Marc. La composition du jury, je ne m'en souviens plus exactement… Mais il y avait Mayoux.

35 MP : Il y avait Mayoux, oui !

36 AM : C'est époustouflant, Mayoux décrivant le tunnel Browning et le tunnel Brugière, qui donnaient l'impression d'être en parfaite structure euclidienne mais qui finissaient par se rejoindre ! C'était subtil ! Je pense que Browning a dû, ce jour-là, percevoir des ondes, jusque dans son caveau ! [Rires]

37 Un dernier mot peut-être. Vous allez dire que l'interlocuteur que vous avez choisi est une midinette [Rires]… J'étais sensible à cet aspect des choses, aux figures, aux grandes figures. Quelqu'un qu'on voyait un peu moins parce qu'il avait de lourdes fonctions, c'était Raymond Las Vergnas, président de la Sorbonne Nouvelle.

38 MP et SV : Encore un américaniste. [Rires]

39 AM : Non, pas vraiment. Il a fait sa thèse sur Thackeray. Mais oui, il a aussi écrit des ouvrages sur la littérature américaine. Raymond Las Vergnas [1902-1994] qui d'ailleurs était aussi romancier, et qui avait manqué de peu le Goncourt une année. C'était un grand monsieur. Quand Las Vergnas arrivait – parfois il honorait de sa présence une réunion, une assemblée de l'UER du Monde Anglophone – on avait l'impression d'accueillir quelqu'un qui faisait honneur à tous ; le président venait lui-même, et ce n'était pas n'importe quel président. C'était un homme qui avait eu à gérer les fins de cycle et le début de nouveaux cycles. Il avait été le dernier doyen de la Faculté des lettres, avant l'éclatement de l'Université de Paris. Et il a été le premier président de Paris 3 [1971-1975]. C'est un homme qui a eu une existence assez intéressante. Il avait participé à des actions importantes, voire essentielles. Il avait été l'un des tout proches collaborateurs de Jean Zay, premier ministre à ne plus être ministre de l'Instruction publique, mais de l'Éducation nationale – soit dit entre parenthèses, c'était la première fois que ce titre était utilisé, et ce ne fut pas sous Pétain, comme le prétend un pseudo-historien candidat à la présidence de la République, qui a tout faux en ce domaine comme en d'autres. Non, le premier ministre de l'Éducation nationale, c'est Jean Zay.

Las Vergnas inspirait le respect et quand il allait quelque part, un phénomène curieux se produisait : nous nous écartions spontanément pour le laisser passer [Rires]. Ce n'était pas du toc, ce n'était pas seulement du respect social, c'était… une vraie déférence. Je pense que le mot « respect » est très important pour toutes ces figures que je viens de citer : c'était un respect qui était fondé sur de l'estime. C'était un homme tout à fait estimable, il avait payé de sa personne. Nous étions quelques-uns à savoir qu'il avait la Croix de Guerre 39-45. C'était quelqu'un qui était… la majesté ! Ce n'était pas du snobisme, ce n'était pas de l'afféterie. Il était important, il le savait, en même temps il était plaisant, très agréable avec les jeunes, les nouveaux collègues. Et, comment dire… il nous faisait honneur. Je pense à quelques collègues recrutés en même temps que votre serviteur. Il nous faisait honneur et on avait, comment dirais-je, quand on voyait Mayoux, Cabau, Brugière, Laurette Véza, Las Vergnas, on se disait : « On va essayer, quand même, de ne pas les décevoir ». C'était un respect, un respect qui faisait d'eux non pas des intouchables, mais des êtres qu'il fallait ménager et qu'une médiocrité qui s'est installée petit à petit dans notre univers a de la peine à imaginer.

40 Il faut se rendre compte : les anglicistes connaissent (je devrais dire « connaissaient », hélas !) en général bien l'Institut de la rue de l'École de médecine, et son centre vital, son cœur, le cœur du réacteur, ce n'est pas le bureau du directeur – c'est quoi ? C'est la loge ! À l'inverse de ce qui s'est fait plus tard, il n'était pas question, alors, d'entrer dans la loge comme dans un moulin, de ne saluer personne, de faire comme si l'autre n'existait pas. Je revois des scènes avec tel ou tel collègue exactement contemporain, des « petits jeunes » : quand, par exemple, Mayoux ou Cabau faisaient leur entrée dans la loge, alors déjà, silence ! « Bonjour Monsieur » – il n'était pas question d'aller au-delà, on les saluait poliment, impensable d'oser parler avant qu'on ne vous eût adressé la parole. Ce n'était pas de la flagornerie, ce n'était pas un sens disproportionné de la hiérarchie, c'était simplement la reconnaissance du fait qu'on avait beaucoup de chemin à faire pour être à la hauteur de ces gens-là. D'où la stupéfaction un peu indignée de votre interlocuteur, un jour… et voici une anecdote que vous pouvez retranscrire ! Un jour, le grand Mayoux pénètre dans la loge et une collègue – dame fort honorable au demeurant, d'origine étrangère, et peut-être que cet élément-là justifie une certaine absence de sensibilité protocolaire – le voit et dit : « Bonjour, Mayoux ! » Tel quel, sans fioritures ! C'est comme si, dans la loge, le plafond de l'Institut s'était abattu sur ma tête, sur quelques autres têtes aussi. Mayoux a fait semblant de ne rien ressentir, mais je suis sûr qu'il en était lui-même profondément choqué parce qu'il n'avait pas l'habitude qu'on lui parle de cette façon. Et quand on voyait Mayoux, quand on l'entendait, quand on savait ce qu'il avait fait, quand on avait lu ce qu'il avait écrit, on n'avait pas envie de s'adresser à lui sur ce mode… Un dernier point sur Mayoux, d'ailleurs : je vous parlais tout à l'heure, de la préparation très, très difficile à l'agrégation de 69 puisque la Sorbonne mal remise des « événements » n'avait pas de préparation d'anglais. Ayant eu avec quelques camarades le privilège, à l'époque, d'être agrégatif à la rue d'Ulm, nous eûmes quelques conférences, quelques séances d'entraînement, quelques cours sous forme de petits séminaires donnés par tel ou tel. Et en particulier Mayoux : il était là, et il donnait raison aux gens qui estimaient qu'il fallait être là. Il nous a fait un cours sur *Macbeth*, un cours sur le roman de Disraeli, *Sybil*, tout à fait envoûtant. Voilà : Mayoux, lorsqu'il fallait prendre le risque, lorsque des sectaires le traitaient de réactionnaire, n'avait pas d'état d'âme, il faisait selon sa conscience. Des décennies après, celui qui vous parle de l'a pas oublié et lui en est reconnaissant.

41 SV : Je connais mal cette opposition à l'agrégation, en 69, mais Francis Bordat en parle également dans son Grand Entretien. L'idée, c'était de mettre fin définitivement à ce concours ?

42 M : Ils avaient inventé un sigle : le M.U.R, Mode Unique de Recrutement, parce qu'ils ne voulaient plus de distinction entre le CAPES et l'agrégation. Solution à laquelle M. Blanquer et ceux qui le télécommandent sont sur le point d'arriver, puisque, si j'en crois tous les échos qui reviennent vers moi, les derniers jours du CAPES pourraient bien être comptés. Subsiste l'agrégation – que deviendra-t-elle ? Je n'en sais rien. Donc recours massif à des contractuels, et sans employer de grands mots, casse du service public. Et en particulier, du service public de l'Éducation. Certains n'ont pas fréquenté l'Institut Montaigne pour rien.

43 Donc respect vis-à-vis de tous ces gens-là, de ces grandes figures que je viens d'évoquer, et sentiment qu'il ne s'agit pas de les imiter, mais d'obtenir quelque chose de leur exemple. Il n'était pas question de chercher à être comme eux, mais au moins retenir certains aspects de la leçon qu'ils donnaient par leur simple existence.

44 Et maintenant, une nuance à ce tableau idyllique. Il ne faut pas croire que les quelques jeunes assistants recrutés à cette période-là ont eu une ascension fulgurante vers le sommet de la carrière universitaire. Je pense à quelqu'un avec qui j'avais des relations d'amitié fraternelle, qui était Jean-Claude Sergeant (1943-2014). Nous avons été recrutés la même année. Nous avons fait beaucoup de choses ensemble, notamment à Radio Correspondance. Jean-Claude était civilisationniste, moi j'étais littéraire. Mais beaucoup de choses nous rapprochaient, nous étions très, très amis. Jean-Claude Sergeant est mort en 2014, de manière totalement inattendue, subite, fauché en quinze jours. Il était dans la même situation que moi et il a connu le même destin provisoire. À savoir, il était normalien (ENSET), il était agrégé, il avait un avenir prometteur en matière de recherche. Il cochait toutes les cases, et ça, c'était un handicap, un vrai handicap, en ce sens qu'en dépit de notre parcours ou plutôt à cause de ce parcours, il y avait toujours de bonnes âmes pour nous demander d'être patients, pour nous dire, en larmoyant, que d'autres que nous, beaucoup plus vulnérables (sic) méritaient d'être promus maîtres-assistants avant nous. Et c'est ainsi qu'année après année, on nous faisait stagner. Et c'est ainsi que Jean-Claude Sergeant et votre serviteur n'ont jamais été maîtres-assistants (ou, nouvelle terminologie, maîtres de conférences). Ils sont passés directement du rang d'assistant au grade de professeur. Là, les bonnes âmes pouvaient difficilement nous bloquer. Ce n'est pas un bon souvenir.

La thèse : le choix du XVIII^{e}, puis glissement vers le XIX^{e}

45 MP : Pourquoi avoir choisi un sujet de thèse sur la tolérance, et qui était votre directeur ou directrice de thèse ?

46 AM : La tolérance… Un peu comme le dix-huitième, si vous voulez. C'est difficile de s'analyser, je pense qu'au départ… Pourquoi le dix-huitième, déjà ? Le titre de ma thèse était *La Tolérance dans le roman anglais de 1726 à 1771* [Didier-Érudition, 1984]. J'étais arrivé au dix-huitième siècle à la suite d'une sorte de discipline personnelle que je m'étais imposée. J'étais en partie victime de certains stéréotypes ou interprétations incomplètes qui font du dix-huitième siècle cette période marquée par une recherche

d'équilibre – ce qui est vrai ! –, le fameux Âge de la Raison, tout cela ! On finit par s'imprégner de cette idée, on se dit qu'après tout c'est peut-être là un terrain assez sûr et qui protège celui qui s'investit trop dans son travail et qui ne fait pas assez la part entre ce qu'il vit en privé et ce à quoi il se dédie comme universitaire ; cela permet d'ériger une sorte de sauvegarde contre les passions, les enthousiasmes un peu tumultueux qu'on peut ressentir quand on est un jeune homme de 27-28 ans. Le choix du dix-huitième était antérieur puisque comme sujet de mémoire, de diplôme d'études supérieures – c'était la dernière année, en 67, que ce diplôme existait – j'avais choisi de travailler avec André Parreaux [1906-1979] sur un texte qui est étonnant : un ensemble de lettres, composé de 1769 à 1772, des lettres quasi anonymes, signées par quelqu'un qui avait pris comme nom de plume Junius et qui était un haut fonctionnaire d'opposition. Et qui s'en est pris avec une violence extraordinaire aux puissants du jour, au duc de Grafton, au grand juriste Lord Mansfield, au roi lui-même. C'étaient des lettres qui auraient pu lui coûter la vie si on avait découvert son identité… Ça m'intéressait parce que c'étaient à la fois de beaux textes et des textes qui faisaient appel au monde des idées. Je me suis toujours intéressé à l'histoire des idées et puis peut-être que, de manière un peu morbide, j'étais intéressé par tout ce qui touchait à la polémique. C'est, à nouveau, ce que mon ami Bernard Brugière appellerait cette « cautèle qui n'est pas mon fort ». [Rires] Ça s'est bien passé, et j'ai voulu continuer. Je me représentais ce dix-huitième, pensant qu'avec le monde ordonné de la poésie de Pope, avec l'esprit clairvoyant et caustique de Swift, et peut-être avec les conventions somme toute rassurantes qu'on trouve chez le bon docteur Johnson, je ne me sentirais pas totalement mal à l'aise ! Donc j'ai fait cette thèse sur la tolérance.

47 Je suis resté dix-huitiémiste. C'est difficile de retracer un cheminement, mais j'ai gardé un intérêt pour quelqu'un qui se situe exactement à la fin du dix-huitième, et qui a peut-être joué un rôle de transition vers autre chose. Je veux parler de l'Écossais John Moore, compatriote de Tobias Smollett dont il avait écrit la vie, qui était lui aussi romancier, et qui a écrit de très beaux romans avec des passages qui n'étaient pas sans intérêt pour moi, en ce sens qu'ils étaient quasi gothiques. John Moore, de plus, était à Paris au moment de certains grands événements de la Révolution française. Au moment où je travaillais sur lui, il y avait les célébrations du bicentenaire, et cela m'a amené à m'intéresser à la rivalité intellectuelle entre Burke et Godwin. De Godwin on passe facilement à Mary Wollstonecraft, de cette dernière, on va passer à Mary Shelley. Tout ça fait qu'un beau jour, je me suis retrouvé à barboter gaiment dans *Frankenstein*, dans la littérature gothique, et je m'y suis trouvé bien.

48 J'ajoute à ça que je me suis toujours considéré comme d'esprit généraliste, ; je ne voulais pas être coincé dans un tiroir, en dépit du désir frénétique de catégorisation sévissant chez certains enseignants-chercheurs. Élu professeur à Lille 3, j'ai pris mon poste en 1981, après dix années de laborieuses tâches comme assistant, et on m'a dit : « Vous, vous ferez ce qui est élisabéthain, le dix-septième, la Restauration, etc. » Il y avait une collègue dix-huitiémiste en titre, bien installée, qui n'avait pas l'intention de partager son domaine avec autrui. C'est ainsi qu'en 1981-82, j'ai fait un cours pour les agrégatifs en bonne et due forme sur *Hamlet*. Défi stimulant ! La même année, j'ai dû faire le cours sur deux auteurs de l'agrégation, d'ailleurs : c'était un cadeau d'arrivée du directeur d'UFR qui était très sensible aux horreurs qu'on avait proférées sur mon compte, puisque certains avaient dit : « Si Morvan est élu à Lille 3, il y aura du sang ! » J'étais une sorte de réplique de Gengis Khan [Rires], un disciple peut-être un peu extrémiste de Mussolini. Donc, pour embêter Morvan, premier semestre *Hamlet*,

deuxième semestre *Paradise Lost*. Deux auteurs d'agrégation, vous savez que ça n'est pas nécessairement de tout repos. Et puis pendant quatre ans, à Lille, j'ai eu aussi l'occasion d'enseigner *The Merchant of Venice*, *Coriolan*, *All for love* : c'était une joie à chaque fois ! Donc plaisir de m'occuper, pendant quelques années, de l'amont du dix-huitième siècle, puis après cela, diversification vers l'aval. Par le biais un peu sinueux du trio Godwin-Wollstonecraft-Mary Shelley, j'ai pris petit à petit pied dans le début du dix-neuvième siècle et j'ai senti renaître en moi, peut-être, une pulsion que j'avais injustement réprimée, c'est-à-dire un intérêt pour le romantisme et ses diverses manifestations, et aussi pour le gothique. Puis j'ai encore beaucoup transgressé puisque, dans le volume de La Pléiade, *Dracula et autres écrits vampiriques* (Gallimard, 2019), je suis allé jusqu'à l'année 1897, avec *Dracula* et un roman de Florence Marryat, *The Blood of the Vampire*, qui est paru exactement la même année. Difficulté de se cantonner à une case ou peut-être dilettantisme ? Manque de profondeur ? Allez savoir !

Première et quatrième de couverture de *Dracula et autres écrits vampiriques*, traduction, édition et annotations de A. Morvan, Gallimard, La Pléiade, 2019.



©Gallimard

Importance des idées, méfiance envers les lieux communs

49 SV : On se disait avec Marc, avant de venir vous rencontrer, qu'il y a toute une série de travaux sur les thématiques savoir et folie [«Savoir et folie dans le roman anglais du XVIIIe siècle », dans *Folie, folies « folly » dans le monde anglo-américain aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles*, 1982], savoir et violence [*Savoir et violence en Angleterre du XVIe au XVIIIe siècles*,

1987], entre beaucoup d'autres, et votre ouvrage, aussi, sur l'histoire des idées en Grande-Bretagne, *Histoire des idées dans les îles britanniques* [1996]…

Couverture de ***Histoire des idées dans les îles britanniques*** (JF. Gournay, F. Lessay et A. Morvan), Paris, PUF, 1996.



© PUF

50 AM : Alors oui ! Cet ouvrage que j'ai fait avec Franck Lessay et le très regretté Jean-François Gournay (c'était un ami très proche, quelqu'un de très remarquable, que j'aimais beaucoup) témoigne de mon intérêt pour l'histoire des idées, j'en parlais tout à l'heure. Peut-être qu'à une certaine époque, n'étant pas assez cynique j'attachais trop d'importance aux idées en soi, ne voyant pas suffisamment (je ne suis pas marxiste, hein !) tout ce qui pouvait sous-tendre la production d'idées, à savoir le jeu des forces économiques. Toujours est-il que je croyais à l'importance des idées – toujours un peu d'ailleurs. Même si je pense plutôt à ce qu'on appelle improprement des valeurs ! Oui voilà, j'ai fait des choses, et j'ai continué à en faire même après avoir quitté le service actif – si j'ose dire – comme professeur d'université, quand j'étais en fonction comme recteur car j'avais des projets qui étaient lancés de longue date ! D'ailleurs, le livre sur l'histoire des idées dans les îles Britanniques a dû sortir en 1996 ! Mais il avait été lancé avant, à une époque où j'étais en poste à Paris 3. Voilà, je n'avais pas l'impression de me diversifier de manière scandaleuse.

51 MP : Avec le recul, quand on reprend votre préface, que vous êtes le seul à signer…

52 AM : Oui, j'étais le porteur du projet.

53 MP : À la lire, on sait qu'elle est de vous, on ne peut pas s'y tromper. Je vais vous citer ce passage, très caractéristique de votre sens, notamment, de la polémique – au bon sens du terme : « Les trois auteurs du présent ouvrage ont tenu par-dessus tout à une totale liberté de jugement par rapport aux sentences parfois contraignantes et inadaptées de l'étude de la pensée britannique. C'est sans retenue que l'on a fait litière des clichés et lieux communs… ». Je trouve, dans cette volonté de « faire litière des clichés », qu'on voit comment votre pensée à l'œuvre entend se distinguer de ce qui est le lieu commun. Et j'ai une question : pour ce que vous appelez ces « sentences » contraignantes et

inadaptées, qu'est-ce que vous aviez en tête ? Quelle était cette inadaptation ? Cette contrainte ?

54 AM : Je ne sais pas, je me demande… C'était quelques années après les débats sur la commémoration de la Révolution française. Je me demande si je n'étais pas un petit peu ennuyé de voir toujours quelqu'un pour qui j'ai de l'estime, à savoir Edmund Burke, être caricaturé… Parce que Burke a des réflexions sur la Révolution française qui sont littérairement magnifiques, idéologiquement certainement cohérentes dans leur conservatisme, peut-être trop cohérentes à la rigueur, mais il y a tout autre chose. Moi qui ai travaillé depuis sur le gothique, qui me suis intéressé ces dernières années, discrètement, dans mon coin, à l'expression artistique, je considère que Burke est un penseur fondamental. Et je me souviens d'un débat qui avait eu lieu salle Louis-Liard, au cours duquel j'essayais de montrer qu'entre Burke et Paine – couple qu'on présenterait traditionnellement, dans l'histoire de la pensée anglaise, comme le couple antithétique par excellence – j'essayais donc de montrer que quoi qu'on pût penser de l'idéologie de référence de l'un et de l'autre, Burke était réactionnaire sans être contre-révolutionnaire, comme certains l'ont laissé entendre… Ce n'est pas Maurras ! J'avais essayé de dire que Burke était un philosophe, peut-être un philosophe souvent dans l'erreur, et que Paine, lui, était plutôt dans le registre de la polémique, précisément. C'est un pamphlétaire. L'exposé dont je parlais il y a un instant s'appelait « Le Philosophe et le pamphlétaire ». Peut-être que j'avais un peu trop embelli le paysage du côté de Burke, mais c'est tout de même un penseur extraordinaire, qui a un sens de l'histoire, du tragique de l'histoire, qui est exceptionnel. Encore une fois, le sublime ! Si on n'avait pas eu Burke, on n'aurait pas eu Kant ! On penserait le sublime peut-être d'une manière tout à fait différente aujourd'hui. Voilà… je m'étais fait moucher par deux-trois personnes après cette communication. M. Ellrodt ne disait rien, il dodelinait de la tête, comme ça, mais je pense qu'intérieurement il devait se dire : « Il n'a peut-être pas tout à fait tort, mais il s'excite un peu ».

55 MP : Je me demandais si, parmi ces clichés, il n'y avait pas la question de l'empirisme. Est-ce que c'est quelque chose qui vous fait réagir fortement, ça ? Quand on entend dire que la pensée anglaise, elle ne serait que ça, empirique ?

56 AM : En plus, elle est mal comprise, parce que même l'empirisme chez Locke n'est pas ce que l'on croit. Il y a quand même, à l'état résiduel ou primitif, une donnée qui préexiste à tout contact avec l'extérieur. Locke lui donne le nom de « Tempers of Mind ». Oui, oui, je suis tout à fait d'accord. Bien sûr. D'une manière générale, l'interprétation de l'histoire.

57 MP : Oui, l'interprétation de l'histoire !

58 AM : C'est une façon de me distancer de ce que j'avais fait, quand je travaillais sur les lettres de Junius, quand j'essayais de voir, de faire voir, une espèce d'éloge de la pensée libérale, au sens que l'on donnait à cette époque-là au mot « libéral » en français, alors qu'il y avait énormément de complexité, beaucoup plus de contradictions qu'il n'y paraissait. Au fond, ce qui séparait un bon *whig* d'un bon *tory* à l'époque, compte tenu de la complexité, la multiplicité des facettes du *whiggism* à l'époque, c'étaient quelques questions d'intérêts, de clans, de castes. Voilà. C'est peut-être à ça que je faisais allusion. J'imagine.

59 MP : Ma curiosité est satisfaite. [Rires]

Le roman gothique et la nécessité d'avoir peur

60 SV : Et donc le roman gothique, à un moment, vous a attrapé, vous a saisi.

61 AM : J'ai beaucoup d'intérêt, beaucoup d'admiration pour Mary Wollstonecraft, beaucoup d'admiration pour William Godwin, qui lui-même est un grand auteur gothique – s'il y a un roman gothique canonique, c'est *Caleb Williams*, et même *St Leon* est, lui aussi, un bon roman gothique. Et puis Mary Shelley, parce que c'était la transgression à tous égards. Et je me suis vite rendu compte que, derrière l'histoire de Frankenstein, il y avait ce qu'il y a peut-être de plus profond dans nos mythes humains qui remontent à la nuit des temps, cette interrogation sur le processus de création. C'est un livre d'une richesse exceptionnelle et comme inépuisable … C'est extraordinaire, à chaque fois qu'on le relit…

62 SV : Dans votre introduction au volume sur le gothique dans la Pléiade vous dites, au début, que c'est une littérature qui, « en dépit de sa prédilection pour le spécifique, le pittoresque, l'étrange voire l'exceptionnel [...] a l'ambition d'atteindre à une universalité ». Vous dites aussi qu'elle renvoie à un domaine de l'intemporel et surtout « à ce qu'il y a peut-être de plus profond, de plus ancien, de plus primal chez l'homme, c'est-à-dire la peur ». Et ce mot de peur revient beaucoup dans vos textes.

63 AM : C'est fatal, quand on traite du roman gothique.

Couverture de *Frankenstein et autres romans gothiques*, édition établie par A. Morvan (avec la collaboration de Marc Porée), traduction A. Morvan et M. Porée, Gallimard, La Pléiade, 2014.



©Gallimard

64 SV : Oui, bien sûr, mais si on regarde vos publications, on se rend compte que vous y avez travaillé bien avant de travailler sur le roman gothique, à l'occasion d'un colloque sur « La peur » en 1983, par exemple.

65 AM : Effectivement. John Moore a écrit, entre autres, ses récits de voyage-témoignage sur la Révolution française, sa vie de Smollett, mais aussi trois romans, dont l'un, le dernier, qui s'appelle *Mordaunt* et qui date de 1800 (dernière année du siècle), qui comporte des scènes décrivant la Révolution française d'une manière assez hallucinante et sanguinolente. Donc, j'avais trouvé que le la substance de ce témoignage sur la Révolution française, c'était effectivement de faire ressortir, plutôt que l'analyse des conflits entre diverses tendances, les côtés les plus spectaculaires, les plus propres, par conséquent, à déchaîner la terreur. Bon Dieu, il a vu des choses, il a vu fonctionner la guillotine ! C'était peut-être une prédestination. Peut-être que je cherchais à me faire peur moi-même.

66 SV : Vous dites qu'une société sans peur fait peur, qu'on a besoin d'avoir peur.

67 AM : Ah oui ! C'est ce passage que je cite toujours. C'est mon petit différend, finalement, avec le dix-huitième siècle auquel je reproche d'avoir été trop aimé. C'est Barthes qui dit que ce que décrivent les planches de *L'Encyclopédie*, c'est un monde sans peur et, par là même, un monde désincarné. Puisqu'il *faut* avoir peur.

68 MP : Et vous aimez vous faire peur, en lisant ces textes ?

69 AM : J'essaie, ça marche plus ou moins. C'est un bon critère pour juger un certain type de livres. J'avoue que dans *Dracula*, quand je l'ai relu, puis après, à nouveau, quand je l'ai traduit, je trouvais qu'il y avait des moments qui faisaient vraiment très, très peur. La peur n'étant pas d'ailleurs nécessairement une manifestation violente, ostentatoire, ça peut être quelque chose qui s'instille, insensiblement, une peur discrète, peut-être encore plus effective. C'est le cas de ce que j'essaie de montrer dans le dernier roman que je traduis et commente dans ce petit volume, *The Blood of the Vampire* : c'est une femme vampire, un vampire involontaire, mais qui répand la mort à côté d'elle, qui en a conscience même, et qui finit par dire à celui qu'elle épouse : « Surtout pas, surtout pas ! » et le pauvre homme va finir par en mourir ! C'est une progression irrésistible de la peur contre cela même qui pourrait l'arrêter.

70 MP : Et vous qui aimez parler, à l'occasion, de l'actualité, de la nôtre, est-ce que vous ne diriez pas que, certes, on peut avoir peur d'une société qui se referme devant la peur, qui cherche à l'occulter et à l'anéantir, mais en même temps, qu'il y a des politiques qui sont fondées sur la peur, qui manipulent par la peur ?

71 AM : Vous faites allusion à l'Ukraine ?

72 MP : Oui, notamment.

73 AM : J'ai gardé un souvenir très présent (vous, vous êtes trop jeunes) de la crise des missiles de Cuba. Et ça ! Je me suis souvent demandé ce qui était le plus redoutable, de la crise cubaine ou de la guerre faite à l'Ukraine, où était le plus imminent danger… Pour Cuba, on avait vraiment l'impression qu'on était à l'aube d'un conflit mondial. Mais il y avait quand même un élément rassurant qui était la rationalité calculatrice d'un dirigeant comme Khrouchtchev, dont on n'est pas sûr qu'elle soit souveraine chez Poutine, c'est le moins qu'on puisse dire. Mais bon, la peur… Je l'ai vue tellement efficace, aussi, dans le fonctionnement de l'administration. C'est ça qui fait marcher les gens ! La discrétion opportuniste de certains dont on attendrait parfois une prise de

position courageuse par rapport à un tel scandale… Quand je vois le silence de ceux qui seraient des collègues si j'étais encore recteur, par rapport à ce qu'on fait de l'appareil qu'ils ont pour mission de défendre, je me dis que la seule chose qui les tienne n'est pas la fortitude… Il y a à la fois la convoitise et puis la peur de perdre son poste. Il y a un moment où on n'est pas obligé tout à fait d'être lâche. C'est ce que j'ai dit un jour – ça n'a pas été bien compris – quand j'étais recteur à Lyon, quand « ça » commençait à tirer un peu de tous les côtés : j'ai dit que personne n'était obligé d'être un héros, mais qu'il n'y avait pas de fatalité à être lâche. Je crois que pour bien comprendre la façon dont la classe politique et la haute administration fonctionnent, il y a cet élément de peur, qui en l'occurrence n'est pas très gothique [Rires]. C'est une peur qui donne plutôt envie d'écrire des pièces de théâtre de boulevard, tellement tout cela est risible. Mais voilà, c'est incontestable…

La fonction de recteur

74 SV : Cela m'amène à une question sur vos postes de recteur, parce que je ne sais pas exactement ce qu'est la fonction d'un recteur, finalement. Est-ce que vous pouvez la présenter et nous dire ce qu'elle était, pour vous, quand vous avez accepté votre premier poste ?

Alain Morvan à son bureau, au Rectorat de Clermont-Ferrand



©inconnu

75 AM : Je vais vous parler de la fonction telle que je l'ai connue de 1993 à 2007, étant donné qu'il y a eu depuis un certain nombre de changements avec la création de ce qu'on appelle les régions académiques, qui sont une ânerie inventée par François Hollande et prolongée par Emmanuel Macron et son gouvernement : on a regroupé un certain nombre d'académies en un tout absolument monstrueux à gérer – quand on pense, par exemple, que la nouvelle « région académique » Rhône-Alpes va du sud du

Cantal jusqu'au lac de Genève, ça n'a vraiment aucun sens. Quand le recteur de région veut réunir par exemple tous les inspecteurs de sa région académique, ce qui est parfaitement légitime, c'est énorme ! Je me souviens, quand j'étais en Auvergne (région très peu peuplée, mais grande, avec un relief magnifiquement tourmenté qui ne simplifie pas les communications), que faire venir des gens, certains d'Aurillac ou de Saint-Flour, par exemple, c'est déjà extraordinairement dispendieux. Alors là, en plus, quand vous avez multiplié la taille de l'académie ?

76 Pour entrer un peu dans les détails, le recteur – et cela rend le métier formidablement passionnant – est responsable de tous les niveaux d'enseignement, du préélémentaire jusqu'au post-bac, avec, en plus de cela, la fonction de chancelier des Universités. Aujourd'hui, cette fonction de chancelier n'est plus dévolue aux recteurs des petites académies, mais uniquement aux recteurs des « régions académiques » ; mais naguère, tout recteur était chancelier des Universités de son académie, c'est-à-dire qu'il avait le contrôle de la légalité, il pouvait casser les décisions de Présidents d'université comme illégales. Il pouvait également enjoindre aux Présidents d'université de prendre telle ou telle décision, ce que j'ai été amené à faire, en particulier au moment d'une certaine affaire qui m'a opposé à un professeur de Lyon 3 qui était membre du Front National et dont je ne cite pas le nom, car une mise en examen m'a suffi, voilà !

77 Le recteur chancelier (donc, aujourd'hui, je le répète, celui qui est à la tête d'une région académique regroupant plusieurs académies, par exemple, Lyon = Lyon + Grenoble + Clermont-Ferrand) assiste, ou se fait représenter, aux réunions des Conseils d'université, les Conseils d'administration. Et surtout, s'il y a une défaillance manifeste du Président de l'université, il peut subvenir à cette défaillance, nommer un administrateur provisoire – je l'avais fait à Amiens, à la suite de la mort du Président de l'université Bernard Risbourg. Mais il a surtout, à mes yeux, un magistère moral : il est le défenseur, au besoin contre les présidents eux-mêmes, des intérêts moraux de l'université. J'ai pris ainsi conscience, au fur et à mesure, de la nécessité de défendre au premier chef les intérêts des étudiants. Ils sont souvent, dans les décisions qu'on arrête, les derniers à être pris en considération. Dans les régions, et c'est le cas de la quasi-totalité d'entre elles, les universités ont constamment besoin d'actes d'arbitrage, puisque les établissements se font concurrence les uns les autres, ce qui n'est pas nécessairement une bonne chose. Le post-bac en lycées, par exemple, les BTS, les classes préparant aux Grandes Écoles, sont souvent en bisbille avec les universités, les Grandes Écoles, et seul le recteur peut tenter de trouver une voie médiane et imposer un arbitrage. Par ailleurs, tout recteur a la gestion directe (à l'exception naturellement de celle des bâtiments qui, pour les écoles, revient aux communes, pour les collèges au département et pour les lycées revient aux régions) de l'enseignement scolaire, les inspecteurs d'académie, qu'on appelle désormais DASEN (directeurs académiques des services de l'éducation nationale) étant ses relais sur place, à la tête de chaque département.

L'anglais, la diversification linguistique

78 Il y a plusieurs façons de considérer la fonction de recteur. C'est très complexe, il faut être à la fois bon gestionnaire – vous avez un budget colossal à gérer, il ne s'agit pas de « claquer l'argent » – mais en même temps, il faut éviter de tout décider avec du papier millimétré et la règle à calcul, il faut avoir un peu de jugeote. Il faut surtout avoir des

priorités pédagogiques qui peuvent parfois empiéter ou interférer avec les orientations budgétaires rigoureuses que vous êtes obligé de prendre, puisque tout à un coût. Par exemple, je me suis beaucoup battu pour la défense de la diversification linguistique dans l'enseignement scolaire. Je veux dire par là qu'il faut faire échec au monopole du couple anglais/espagnol. Il doit y avoir de la place pour les autres, allemand, italien, polonais (ça ne se pose pas trop pour cette dernière langue, à l'exception de régions particulières comme le nord de la France), portugais, etc. Voilà qui implique une politique volontariste, voire autoritaire. Petit à petit, ma doctrine s'est affinée, et quand je suis arrivé à Lyon, fort de ce que j'avais vécu à Amiens et à Clermont, j'ai dit aux inspecteurs d'académie : « Pour les langues dites minoritaires (dont, hélas, l'allemand fait partie), et également les langues anciennes (latin et grec, que Claude Allègre appelait les langues « mortes »), il faut imposer une politique du type : la demande précède l'offre. Là où il y a une demande, vous devez mettre les moyens ». Ça ne saurait se discuter. Et les chefs d'établissement étaient obligés de suivre. Je me suis battu comme un lion pour ça.

79 Les gens savaient que s'il y avait trois élèves qui demandaient, dans un collège, à faire du latin, on débrouillait, on trouvait les moyens, au besoin on amputait sur des dépenses un peu superfétatoires, engagées sur d'autres postes, mais on devait offrir la formation... J'ai réussi en particulier à faire en sorte que dans le domaine des langues vivantes, en jouant sur cette politique volontariste, sur l'existence de structures plus tard mises à mal par Najat Vallaud-Belkacem puis par son successeur Blanquer, à savoir, par exemple, les sections européennes, les langues qui méritaient d'être « boostées », le soient. Pendant mon séjour à Amiens, j'ai eu à me battre contre pas mal d'élus, notamment une série de collèges dans le nord de l'Aisne, des collèges de taille assez moyenne d'ailleurs, où l'offre de langues était la suivante : anglais première langue, allemand seconde langue. Les gens faisaient écrire leurs élus : « Mais pourquoi ne faisons-nous pas d'espagnol ? » Pourquoi ? Pour une raison très simple : d'une part, à 5 km, il y a un collège qui en fait, donc vous pouvez laisser votre précieuse progéniture faire ces 5 km, et puis d'autre part, vous savez bien que si j'ouvre l'espagnol, dans trois ans l'allemand aura disparu. « C'est scandaleux ! Atteinte à la diversification linguistique ! », me disait-on. « Attendez, mais c'est moi qui la défends ! » répliquais-je en substance. Si la diversification, ça consiste à tout mettre sous la bannière anglais/espagnol, il n'y aura plus que ça ! Et d'ailleurs, c'est ce qui est en train de se produire à une vitesse effroyable. Je dois dire, à l'encontre des idées reçues, qu'il y a quelqu'un à qui je tire mon chapeau, qui a compris tout cela et qui m'a soutenu mordicus, c'est Jack Lang. Lang a été un excellent ministre de l'Éducation nationale, souvent méconnu. Assorti d'un non moins excellent ministre de l'Enseignement professionnel qui s'appelle Jean-Luc Mélenchon, pour lequel j'ai toujours un peu les yeux de Chimène. Les élus socialistes se sont scandalisés, alors ils écrivaient : « M. le ministre, cher Jack, stupéfaction devant l'entêtement du recteur, etc." » Alors j'expliquais, et Lang avait parfaitement compris. Il était extrêmement favorable au développement de l'allemand, lui-même étant un très bon germaniste. Tout comme Luc Ferry, pour lequel j'ai sans doute un peu moins d'estime comme ministre. Jack Lang répondait à ses amis politiques : « Le recteur vous a expliqué sa politique, elle est parfaitement cohérente, elle est claire. S'il ouvre l'espagnol, il sacrifie toutes les autres langues – autres que l'anglais. Par conséquent, il n'y a absolument pas lieu de revenir sur sa décision. » Arrivé à Lyon, j'ai connu successivement Luc Ferry, assorti de Xavier Darcos comme ministre délégué (ça faisait un drôle de couple à gérer, lorsque je les recevais ensemble :

ils se détestaient ; c'était épouvantable) [Rires]. Après ça, il y a eu François Fillon, puis après l'illustre Gilles de Robien, que le sort a bien voulu me remettre dans les jambes, puisque je l'avais connu comme maire d'Amiens quand j'étais recteur en Picardie. Bref, toujours est-il que j'ai réussi dans cette action ; on m'a laissé développer ma politique très volontariste de défense des langues anciennes et de défense de la diversité linguistique avec la collaboration, par exemple, de l'ambassadeur du Portugal qui venait régulièrement me voir pour défendre les études lusophones. Nous avons fait des choses très positives. Mais tout ça, en quelques années après mon départ, a périclité, si bien que l'enseignement de l'allemand est devenu une catastrophe, à commencer pour les professeurs. On ne peut plus trouver un professeur d'allemand qui ait un service complet dans le même établissement ! Bon, c'est un « détail » parmi tant d'autres…

« Donner une morale »

80 Le gros du travail rectoral, là où on est en tout cas le plus exposé politiquement, c'est au moment de la répartition des moyens, quand le Ministère vous dit : « Je retire tant de postes pour l'académie de… » Là, vous êtes obligé de les répartir par département, et vous vous prenez de volée les protestations des élus. Tout ça pour dire qu'il y a deux façons d'exercer ce métier, d'une manière un peu conforme à ce que je disais tout à l'heure lorsque nous évoquions cette dimension de peur : on peut décider d'être un parfait exécutant, une simple courroie de transmission, ce que j'ai peut-être été pendant un certain temps. Rappelons que le recteur est nommé en Conseil des ministres par décret du président de la République et qu'il est révocable *ad nutum*. Puis on peut aussi se dire qu'on a une mission à remplir, une certaine idée du recteur comme universitaire qui chapeaute l'ensemble de systèmes unifiés et qui devraient le rester, à mon sens : il n'y a pas de différence fondamentale, quelle que soit la spécificité de chaque niveau d'enseignement, et même s'il convient de faire en sorte qu'on ne mélange pas les genres. Mais c'est une même tâche envisagée dans la continuité – la tâche d'enseignement, depuis le début jusqu'au doctorat. Et se sentir, de la sorte, investi d'une mission éducative, bien sûr, mais aussi morale, ou presque. Il y a là quelque chose qui nous reste peut-être de l'héritage des Lumières : on gagne toujours à rendre la population plus instruite qu'à la laisser dans l'ignorance, même si chacun sait qu'il y a un revers à la médaille, mais néanmoins, grosso modo, on gagne toujours à laisser triompher un peu de connaissance et encore plus de réflexion, que la connaissance alimente. De la sorte, le recteur ne doit pas se considérer uniquement comme un haut fonctionnaire d'exécution, de transmission, un agent qui passe au massicot toutes les têtes qui dépassent, sans savoir ce qu'il y a derrière. Il ne doit pas hésiter, à chaque fois qu'il prend la parole – et les exemples sont très nombreux, quasi quotidiens – il ne doit pas hésiter à parler d'éducation, mais aussi à donner… (je parlerais volontiers de « valeurs », si le terme n'était pas aussi galvaudé)… mais à donner une direction morale.

Alain Morvan, à Lyon



©inconnu

« L'État qui salue l'Université »

81 J'ai connu un certain nombre de très grands recteurs, qui étaient déjà en retraite. J'ai ainsi eu le privilège de bien connaître Robert Mallet, qui avait été le premier recteur de l'académie d'Amiens, refondée par de Gaulle : lorsque de Gaulle a créé de nouvelles académies au début des années 60, il a donné l'académie d'Amiens à Robert Mallet, qui était un grand écrivain, d'ailleurs ! J'ai un tout petit point commun avec ce prédécesseur, c'est que j'aime… j'aime les chats. Anecdote. De temps en temps, ma femme et moi nous invitions Robert Mallet, qui habitait la Picardie, à dîner à Amiens, et un jour je lui dis : « Finalement, monsieur le recteur, est-ce que c'est Paul Léautaud (Mallet avait fait beaucoup d'émissions à la radio autrefois, avant d'être recteur, c'était un écrivain connu, et il était très lié à Léautaud, qu'il avait interrogé dans une série d'entretiens) – est-ce Léautaud, donc, qui vous a rapproché des chats ? » Mallet répond : « Ce sont plutôt les chats qui m'ont rapproché de Léautaud ! » [Rires] J'ai trouvé ça épatant.

82 J'ai donc connu quelques grands recteurs. Mais l'époque des très grands recteurs était, je crois, passée… J'ai un beau souvenir, souvent j'y pense… Je devais être élève de seconde. Le grand de Gaulle venait d'être élu président de la République, ça devait être janvier, février 1959… Je sors de Louis-le-Grand, je descends la rue Saint-Jacques jusqu'à la rue des Écoles, je prends la rue des Écoles, je ne change pas de trottoir. Je vois une voiture arrêtée, une belle voiture noire. Il n'y avait pas cinquante cars de CRS autour. Je vois sortir un monsieur en toge avec ceinture et épitoge violettes et un « civil » en complet veston, en l'occurrence le recteur Robert Mallet en compagnie du général de Gaulle. Je n'avais jamais vu de Gaulle d'aussi près, j'étais à trois mètres. C'était en pleine guerre d'Algérie, mais ces gens-là n'avaient pas peur, et on ne vous faisait pas changer de trottoir. On n'isolait pas le quartier parce qu'on a peur des Gilets jaunes ou de je ne

sais quel opposant fantasmé. Je vois de Gaulle qui serre la main pour prendre congé du recteur qui le raccompagne donc en toge jusqu'à sa voiture. Et ça a de la classe ! Pourquoi ça a de la classe ? Parce qu'on a l'impression que c'est l'Université qui salue l'État, mais en même temps l'État qui salue l'Université. On avait je ne sais pas quoi qui suscitait l'idée qu'il y avait… non pas égalité, parce qu'on ne peut pas être l'égal du chef de l'État, surtout s'il est digne, et personne ne peut prétendre sur ce point être l'égal de Charles de Gaulle, mais de révérence mutuelle. Quand j'ai vu le spectacle ahurissant de courtisanerie, de flagornerie, après ça, que certains de mes collègues ou de mes successeurs ont pu offrir, je me dis qu'on est bien loin de cette période-là.

83 J'avais cette idée-là en tête, encouragé un peu d'ailleurs, à sa façon, par quelqu'un que j'ai bien connu qui était le président de la région Auvergne, Valéry Giscard d'Estaing. Quand j'ai été nommé recteur de l'académie de Clermont-Ferrand, je pouvais considérer que c'était la continuité, j'avais déjà fait de l'enseignement toute ma vie ; mais en même temps, c'était une rupture totale. Du jour au lendemain, vous vous retrouvez sous le feu des médias, locaux pour commencer, vous parlez d'égal à égal ou presque avec le président de région, sauf si c'est une personnalité exceptionnelle comme Giscard, ancien président de la République. D'égal à égal avec les préfets, les grands élus. Qui suis-je, moi ? Est-ce que je suis digne ? Je me souviens, en la personne de VGE, de quelqu'un qui témoignait à l'égard de cette fonction que je commençais d'assumer un respect qui était assez touchant. Dès mon arrivée, en 1993, j'ai eu l'occasion de le rencontrer plusieurs fois. J'étais bien sûr allé lui présenter mes devoirs à l'Hôtel de Région. Un beau jour, il y avait eu une rencontre à Clermont autour du thème de l'enseignement : il y avait le ministre François Bayrou, son directeur de cabinet, il y avait naturellement Giscard, patron par définition de l'ensemble des présidents de région, et puis un certain nombre de personnes, de responsables économiques et éducatifs locaux, dans une salle. Les présidents de région, le ministre, étaient autour d'une table et, comme il est normal dans ce genre d'occasion, les conseillers, le directeur de cabinet etc., contre le mur, sur des chaises. J'étais à côté du directeur de cabinet du ministre, Guy Bourgeois, qui a toujours été d'une singulière amabilité avec moi – ce qui n'a pas été le cas de tous ses successeurs. Giscard passe alors devant moi, regarde ma chaise, et dit : « Cette chaise n'est pas digne d'un recteur ». Il avait gardé cette idée qu'un recteur est autre chose qu'un chef de service régional. Cette anecdote m'a donné, peut-être, trop de confiance en moi-même à une époque où l'État était en train de se dégrader.

84 Je pense qu'il y a eu un grand tournant qui s'est produit en 2002, le président Jacques Chirac (dont on disait que j'étais très proche, ce qui resterait à prouver), élu dans les conditions que vous vous rappelez, au lieu de faire, comme on aurait pu l'espérer, un gouvernement d'union nationale, se met à faire du libéralisme au sens peu plaisant, à tout crin, et commence par nommer comme Premier ministre Jean-Pierre Raffarin, régionaliste dans l'âme, quelqu'un qui n'a comme ambition que de démanteler l'État. Par exemple, on balance tous les personnels ATOS des lycées et collèges aux régions et aux départements et bien d'autres choses tout aussi inquiétantes pour qui a le sens de l'État… Toutes les décisions depuis lors ont été prises dans le même sens : affaiblir l'institution académique, en même temps, d'ailleurs, qu'on affaiblit l'université… L'autonomie est en réalité le pouvoir donné aux Présidents d'universités de faire ce qu'ils veulent. Valérie Pécresse a une responsabilité considérable sur ce triste chapitre, et elle veut encore en ajouter comme candidate à l'Élysée… Les universités ont par-dessus tout besoin d'être un peu cadrées et un peu rappelées à la réalité, dans le respect

des statuts définis nationalement. Et il faut se souvenir que l'Université, ce n'est pas uniquement le président et la petite camarilla qui gravite aujourd'hui autour de lui, mais l'ensemble du corps des enseignants-chercheurs, les étudiants aussi. Il ne s'agit pas simplement de se gargariser de mots en parlant de « notre visibilité à l'international », comme je l'ai entendu dire à bien des présidents, devenus bons apparatchiks parce qu'ils étaient de médiocres chercheurs. Je sentais l'éthique du service public se dégrader dans tous les domaines. Ce que voyant, j'ai commencé à faire un peu ma révision de priorités et je me suis senti de plus en plus mal à l'aise parce que je voyais bien qu'on attendait de moi une parfaite conformité, aucune pensée personnelle, une conformité à la norme ministérielle, si inepte qu'elle pût être dans certaines circonstances.

L'Honneur et les honneurs : souvenirs d'un recteur « kärcherisé »

85 Alors, deux épisodes ont aggravé mon cas. L'épisode Bruno G****, dont je parle longuement dans mon ouvrage : j'ai vu que la droite lyonnaise s'est alarmée parce qu'elle savait, dans ses calculs sur les temps à venir, qui lui fallait ménager l'extrême droite. Je me suis fait dans ce contexte traiter de Don Quichotte par une collaboratrice de François Fillon. Fillon, lui, me foutait la paix. Mais il était sensible aux gens qui se plaignaient de moi, en disant que j'étais Che Guevara : « avec ses airs Vieille France, il est de gauche ! ».

Couverture de *L'Honneur et les honneurs. Souvenirs d'un recteur « kärcherisé »*, Grasset 2008



©Grasset

86 La deuxième affaire, ça a été l'affaire Al-Kindi, dont je parle aussi largement dans ce livre. Où on a eu affaire à une véritable manipulation, un mensonge d'État, un complot, à l'initiative du ministère de l'Intérieur, pour complaire au candidat Nicolas Sarkozy. À mon grand étonnement, on a enterré des rapports de la direction régionale de

l'environnement qui étaient désastreux quant à la toxicité du sol sur lequel allait être installée cette nouvelle école, qui devait ouvrir à Décines dans le Rhône. Sans parler, à proximité immédiate du bâtiment, d'une conduite de gaz à haute pression très mal protégée. Le code de l'Éducation, que j'étais le seul à vouloir respecter, me faisait obligation de m'opposer à ce projet. Quand j'ai élevé des objections techniques, on m'a opposé des arguments politiques ; j'ai tout de suite compris que l'affaire était biaisée, qu'il s'agissait d'un complot politique. Sarkozy voulait le vote des musulmans à la présidentielle qui approchait, et il ne l'a pas eu, d'ailleurs… Et il était prêt à tout. Parmi ceux qui ont fait pression sur moi et m'ont harcelé d'une façon indigne, il y avait quelqu'un qui avait vingt ans de moins que moi, Jean-Michel Blanquer, qui était au cabinet de Gilles de Robien à l'époque. L'usage du mot de laïcité, que je j'entendais défendre, était interdit aux recteurs par le cabinet Robien. Et tout cela pour permettre coûte que coûte, en douce, l'ouverture de l'école Al-Kindi, école privée hors contrat, avec derrière, chuchotait-on, les amis de Tariq Ramadan… Il y a eu des faux. Le préfet de région dit : « Ah bon ! Le rapport de la direction de l'environnement n'est pas favorable, alors je vais demander un autre rapport. Ce sera plus simple ! » C'était extrêmement triste. Je pensais que je ne pouvais pas me taire, je savais que c'était un très mauvais choix. J'ai fini par comprendre ce qu'il y avait derrière. Le ministre de l'Éducation nationale en exercice à l'époque avait tellement la frousse de ce que ferait Sarkozy une fois élu à l'Élysée… Son directeur de cabinet m'a dit un jour, au téléphone : « Vous mettez le ministre en grande difficulté devant le ministre d'État ». Sous-entendu, en voyant ce qu'il ne faut pas voir : d'abord que c'est une école qui va être une école…

87 MP : …d'endoctrinement ?

88 AM : Pour femmes voilées, une sorte de gynécée. Et deuxièmement, en ne voyant pas que toutes les conditions matérielles militaient contre l'ouverture. Enfin, tout était contraire aux normes de sécurité les plus élémentaires. J'ai eu la faiblesse ou la présomption de croire que la vérité, dans certains cas, pouvait se voir, pouvait triompher et j'ai eu tort. Un mois exactement avant le premier tour des présidentielles, le 21 mars 2007, jour du printemps, j'ai été limogé. Je pourrais dire que je n'en parle jamais, mais que j'y pense tout le temps. Blessure pour l'État, pour la morale, pour moi-même un peu aussi – mais fierté de n'avoir pas plié devant les jocrisses. Quand j'entends le ministre actuel de l'Éducation nationale [Jean-Michel Blanquer, au moment où l'entretien a été réalisé] vanter les mérites de la laïcité, alors qu'il ne voulait surtout pas entendre ce mot… Il fallait absolument que cette école ouvre, et maintenant ces gens-là, les mêmes, n'ont pas de mot assez péjoratif pour l'Islam.

« Faire recteur » ou se faire recteur

89 MP : S'agissant de ce long épisode comme recteur, j'ai deux hypothèses et je crois savoir laquelle a ma préférence. Vous pensez qu'on naît recteur ? Ou qu'on ne naît pas recteur, mais qu'on le devient ? Vous me donnez le sentiment de vous être révélé à vous-même, surtout sur la fin de cette période, en étant ce recteur qui se voulait loyal, mais qui a tenu tête, parce que vous aviez cette notion très élevée du service public, de cette mystique, presque, du service public et qu'à cette occasion-là vous êtes presque surpris de vous décrire aussi résistant, aussi inflexible, aussi intraitable, quelque part,

cet épisode vous a fait ! Vous n'avez pas seulement *fait* le recteur, comme vous l'écrivez, mais vous vous *êtes fait* recteur.

90 AM : J'ai écrit ça ?

91 MP : Sur un blog, peut-être.

92 AM : Je crois qu'il s'agit d'une citation involontaire, d'Alain-Gérard Slama me semble-t-il. Un jour, je discutais avec Alain-Gérard Slama, dans un lieu extrêmement mal famé : c'était à l'Élysée. Je plaisante bien sûr – encore que … Jacques Chirac avait rameuté tout le monde pour je ne sais plus quelle occasion, encore un raout qui a coûté des millions… On discutait de ce que l'on avait fait les uns les autres, parce que je ne l'avais pas vu depuis l'École, le camarade Slama. Et il me dit… j'avais adoré cette expression : « Ah ben moi, je n'aurais pas pu faire recteur » !

93 MP : En même temps, cette rectitude du recteur vous a fait !

94 AM : Oui je suis sorti de ma chrysalide, peut-être, de mon conformisme. Mais ce qui ne veut pas dire que j'étais né pour être opposant, pas du tout ! Je pense que j'étais le plus loyal des hommes. Les choses auraient pu, au reste, être très différentes… [Rires] Quand il était maire d'Amiens, avec Gilles de Robien, on se connaissait très bien. Y compris à titre personnel. J'avais été plusieurs fois chez lui, y compris dans sa campagne. Nous l'avions reçu avec sa femme plusieurs fois chez nous. Bon, il se méfiait de moi parce que je n'étais pas au garde-à-vous devant la politique d'urbanisme municipale. Parfois, il se prenait un peu pour l'État. Il se méfiait de moi, mais on avait des rapports courtois, on n'a jamais été à couteaux tirés. Pour l'affaire Al-Kindi, il aurait peut-être suffi qu'il décroche son téléphone, un jour, pour discuter : « Il faut que je vous explique… ne faites pas ça… mettez de l'eau dans votre vin, ce n'est pas ce que vous croyez. On les passera plus tard sous contrat, on les surveille ! » Il aurait pu m'entortiller. Je suis facilement entortillable, contrairement aux apparences. Simplement, ils ont adopté vis-à-vis de moi une attitude de méfiance, qui remonte au mois d'août 2006 où j'avais été convoqué, alors que j'étais à Augsbourg en Allemagne, à une réunion au ministère de l'Intérieur prévue le surlendemain 18 août au matin. Un recteur n'a pas être convoqué par le ministre de l'Intérieur. C'est le directeur-adjoint de cabinet du ministre Sarkozy, alors le préfet Jacques Gérault, qui présidait. En vérité, cette réunion avait comme but, je l'ai compris après, de me circonvenir ou de m'intimider. Mais ils s'y sont pris tellement maladroitement que le résultat a été le contraire. L'idée, c'était de faire bien comprendre à tout le monde qu'il n'était pas question de ne pas céder à la volonté de celui qui était encore, pour quelques mois, puisqu'il a démissionné un peu avant les présidentielles, ministre de l'Intérieur. Sarkozy avait créé le Conseil national et les conseils régionaux du culte musulman, et il fallait que cette politique soit très élargie et qu'elle prenne en compte la dimension électorale, à savoir ménager le cléricalisme musulman, non pas les musulmans en tant que tels, mais leurs dignitaires, pour qu'ils engagent leurs troupes à bien voter. C'était une stratégie… Si on m'avait dit : « Écoutez, c'est l'intérêt supérieur de l'État pour telle ou telle raison », j'aurais peut-être été sensible. Mais quand on vous dit, comme seul argument : « C'est très mal ce que vous dites partout, parce que ça met le ministre en difficulté devant le ministre d'État (Sarkozy) », ce n'est pas convaincant comme argument. Ça vous renforce dans l'idée qu'il y a un complot, un complot contre la République. Ils n'ont pas supporté quand j'ai dit que je n'aimais pas trop qu'on vende la République à la découpe. [Rires] Le directeur de cabinet de Gilles de Robien, un certain B. Thomas, me téléphone en disant : « Vous déconsidérez votre fonction ! » Enfin, franchement ! Et le jour où il m'a reçu pour

m'annoncer que j'allais être limogé, le mercredi d'après, il a osé me dire : « Surtout vous ne prenez pas pour un héros ». Je n'ai qu'un regret, un regret qui me tenaillera jusque sur mon lit de mort, c'est d'avoir accepté à la fin de l'entretien de serrer la main qu'il me tendait. Enfin, voilà. Cela n'empêche que j'ai beaucoup apprécié ces quatorze années passées à la tête de trois académies, j'ai appris énormément de choses. J'ai passionnément aimé le métier de recteur, dont j'ai conservé grande nostalgie. J'ai un peu compris comment fonctionne l'État, que ce fonctionnement n'est pas toujours – heureusement ! – pervers. Et grâce à toutes les petites ou grandes manœuvres politiciennes auxquelles j'ai dû assister, je suis devenu un moine-soldat du service public. C'est aussi pour cela, d'ailleurs, que l'on s'est débarrassé de moi.

Revenir à l'Université

95 MP : Nous, ce qui nous fascine, quelque part aussi, c'est qu'après avoir « fait recteur », vous ayez « refait professeur ».

96 AM : Je reviens à mes grandes figures du début. Lors de mon limogeage, les gens ne parlaient que de ça, certains qui ne m'aimaient pas ricanaient. Quant aux radios et chaînes tv d'information, elles ne parlaient que de ça du matin au soir : « Redevenu petit prof d'anglais, etc. » [sic]. Moi, j'étais très content de retrouver mes étudiants. J'envisageais ce retour à l'enseignement actif en pensant à quelques personnes que je respectais. J'avais deux exemples assez différents en tête. Mais ils avaient comme point commun d'être d'anciens résistants. Quelqu'un dont je n'ai pas encore prononcé le nom, mais qui mérite assurément d'être cité dans cet entretien, et que j'aimais beaucoup, qui était Henry Appia (il tenait beaucoup au y). Je ne sais pas si vous l'avez connu : superbe angliciste, être cosmopolite qui parlait aussi bien l'italien que l'anglais, un type merveilleux ! Et Appia a eu une très curieuse carrière. Il a soutenu sa thèse très tard parce qu'il a fait plein de choses. Jeune agrégé, il s'est engagé très activement dans la Résistance. Il a été à la Libération l'un des quatre adjoints directs du nouveau préfet de police nommé par de Gaulle, qui était le préfet Charles Luizet. Il a travaillé un certain temps avec Luizet. Il avait des responsabilités énormes ! Puis, à la fin, au bout d'un certain temps, on lui dit : « Appia, vous ne pouvez pas passer votre vie comme ça dans l'entourage de M. Luizet. On vous propose trois choses possibles : soit un poste de conseiller d'ambassade, soit – vous être un peu trop jeune pour être préfet tout de suite – une sous-préfecture de première classe, soit une chaire dans un grand lycée de Paris. » Vous vous rendez compte, sur le même plan ? Vous imaginez ça maintenant ? Qu'est-ce qu'il a fait, Appia ? Il a choisi une chaire au lycée Henri IV. Ces grandes figures, justement, étaient des gens qui avaient conscience de la noblesse du métier qu'ils étaient contents de pouvoir de nouveau exercer.

97 Autre exemple, assez baroque à sa façon – et peut-être encore plus éclairant. C'est l'exemple d'un homme qui s'appelait Pierre Bertaux (1907-1986) et qui était un germaniste très engagé dans les réseaux de résistance de la région toulousaine. À tel point qu'à la Libération, il est nommé commissaire de la République – c'est-à-dire super-préfet – pour l'ensemble de Toulouse et de sa région. Ce qui était énorme : les commissaires de la République réinstallaient un nouvel État après la débâcle du régime honteux de Pétain. Donc Pierre Bertaux a des pouvoirs considérables, et après ça, il est nommé préfet, je crois qu'il est nommé à Lyon. Il est nommé à un poste qui n'existe plus, mais qui n'est pas sans importance à l'époque – à savoir Directeur de la Sûreté

Nationale. Je le revois un jour, en 1973, à côté de Raymond Las Vergnas, justement, lors d'une cérémonie dans le grand amphi de la Sorbonne – la rentrée solennelle de Paris 3. Et il y avait M. Bertaux, ancien commissaire de la République, Compagnon de la Libération, comme Directeur de l'Institut d'allemand d'Asnières. Il avait repris sa démarche, sa toge de professeur. Il était là, il a fait un superbe discours dans lequel il évoquait justement les relations au début du XIX^e^ siècle entre les troupes d'occupation françaises et les gens de je ne sais plus quelle principauté allemande. C'était très riche, très fin, très littéraire. Voilà, un type qui a connu tous les secrets, qui a exercé tous les pouvoirs et qui, finalement, considère comme tout à fait digne de lui de terminer sa carrière comme professeur d'Université. Je ne suis pas sûr que ce soit compréhensible maintenant par nous, qui avons l'habitude de voir des hauts fonctionnaires, qui ont raté leur mission mais à qui on n'en veut pas parce que ce sont des amis – d'une parfaite plasticité par rapport au pouvoir – , nommés à des postes prestigieux assortis d'avantages matériels considérables, mais tout à fait en dehors de leurs piètres compétences.

98 Voilà ! Les gens me disaient, avec une sorte d'apitoiement : « Mon pauvre ami, vous êtes obligé de retourner dans l'amphithéâtre ou la salle de cours… » Mais oui, très bien ! Je n'ai jamais cessé, j'ai publié tel ou tel livre quand j'étais recteur, j'ai fait soutenir des thèses et je continuais à avoir des thésards. Je vais donc retourner donner cours ! C'est un point que les sociologues devraient envisager : cette espèce de dégradation, dans l'esprit du public, et dans l'esprit des intéressés eux-mêmes sans doute, de l'image du professeur, qu'il soit professeur du second degré : Appia qui prend sa chaire à Henri IV plutôt que d'être pérennisé dans le corps préfectoral, ou Pierre Bertaux redevenant professeur d'allemand. Je pense que d'un point de vue sociologique, ça en dit long sur ce que certains osent appeler nos « valeurs ».

La traduction

99 SV : Vous disiez à l'instant que vous n'aviez pas cessé vos travaux pendant vos fonctions de recteur, que vous avez continué à publier. Comment la traduction est-elle entrée dans votre vie, dans vos travaux ?

100 AM : Déjà, j'avais traduit, fin des années 80, début des années 90, une section totalement autonome, une espèce de nouvelle dans le roman de John Moore dont j'ai parlé plus haut, *Mordaunt, Sketches of Life, Characters, and Manners, in Various Countries; Including the Memoirs of a French Lady of Quality* (1800), ça m'avait amusé ! Sous le titre de *Mémoires d'une marquise sous la Révolution*, j'avais fait un sort à la façon très crue, très spectaculaire, très sanglante dont Moore rendait compte de la séquence de la Terreur. Et puis, j'avais, en séminaire de Master 1, mis à mon programme le roman gothique, à mon retour à la Sorbonne Nouvelle : je commençais avec *Le Château d'Otrante*, et puis j'enchaînais avec quatre ou cinq autres romans gothiques. Et puis un jour, j'en discutais avec deux amis, le regretté André Topia et François Laroque, et l'un des deux me dit : « Tu devrais contacter le directeur de la Pléiade et lui proposer de faire un recueil ». J'y ai pensé et je me suis dit que ce n'était pas une si mauvaise idée que ça. Pour les présenter, ces romans, il fallait les traduire, et c'est comme ça que je suis devenu traducteur. Je vous rassure, la traduction, je n'ai cessé d'en faire parce que tout le temps où j'ai enseigné, j'ai enseigné la traduction. J'avais, à Paris 3, même simple assistant, un amphi de CAPES/Agreg en version et donc j'ai passé de longues et

fructueuses années à faire des cours de traduction, tout le temps où j'étais enseignant. Et puis il y a eu la grande époque de Radio correspondance, où nous préparions les étudiants du CNED, en version et en thème pour les concours, et cela dès 1971. Et puis j'avais participé avec d'autres anglicistes à la traduction du monumental *Journal* de Samuel Pepys. J'ai donc... j'avais donc une petite expérience de la traduction. Voilà, c'est très simple !

101 MP : Si je puis dire quelque chose, en tant que modeste traducteur moi-même, je dois dire, sans flagornerie, que vos traductions justement, aussi bien de *Frankenstein* que votre *Dracula*, mais aussi, j'inclus volontiers là-dedans vos traductions poétiques (Byron, le *Christabel* de Coleridge...) frappent par leur clarté, leur côté mordant – pardon, c'est un jeu de mots dont j'aurais pu me passer [Rires] – c'est-à-dire, on sent la frappe, la volonté de coller au texte, d'être assez proche du texte, comme le sont les traducteurs d'aujourd'hui, mais en même temps, en ayant en tête le souci du rythme, le balancement de la phrase, avec autorité – on retrouve cette même qualité de l'autorité, de la rigueur. Et on a l'impression de lire le texte à neuf, de lire un nouveau texte.

102 AM : C'est gentil ! Le rythme, c'est très important. Je ne sais pas si j'ai le rythme dans la peau [Rires]. Je me souviens, il y a déjà pas mal de temps, après mon arrivée à Lyon, que Mme Denise Domenach-Lallich, qui avait été une très jeune et très courageuse résistante, m'avait donné un petit bouquin de souvenirs passionnant qu'elle avait commis, sous le titre *Demain il fera beau : Journal d'une adolescente (novembre 1939-septembre 1944)*. J'avais écrit quelques lignes de remerciement à cette grande dame, et elle m'avait dit – elle s'était un peu trompée d'ailleurs : « Mais vous êtes musicien ? – Non, non, je suis plus mélomane que musicien. – il y a du rythme, il y a quelque chose dans votre prose ». Mais je ne devrais pas surenchérir dans les compliments qui sont déjà trop généreux.

Un recteur amateur de noirceur : éloge de l'incohérence

103 MP : Je vais risquer, en ce qui me concerne, un mauvais jeu de mots – tous les jeux de mots sont mauvais, sinon ils ne sont pas bons ! On a passé en revue ce qui a fait de vous un Professeur (« faire Professeur »), ce que vous avez accompli en étant recteur (« faire recteur ») et, j'ai envie de dire – mais bon, c'est une pirouette [Rires], sur le tard, en traduisant le *Dracula*, en compilant cette vaste anthologie de textes vampiriques, vous vous êtes « fait suceur », suceur de sang. Pour moi ça reste quand même un mystère : comment on passe de recteur à amateur de noirceur ?

104 AM : Suceur de sang : l'expression me plaît bien. Je pense à quelqu'un que vous connaissez sûrement, qui se produit tous les samedis soirs sur France-Culture, et qui s'appelle François Angelier... Je lui emprunterais volontiers l'appellation de son émission, probablement parce que j'ai une attirance pour le « Mauvais genre » [Rires] !

105 MP : Oui, « Mauvais genres » ! Je pense à ce fragment tiré de « Kubla Khan », de S.T. Coleridge : « oh that deep romantic chasm ». La notion de « chasm », peut-être que pour vous ce n'en est pas une, mais pour nous, de l'extérieur, qui voyons le recteur et qui voyons ensuite l'amateur de gothique, de flamboyance, d'exaltation – parce qu'on ne traduit pas ces textes sans être soi-même un peu exalté ! –, elle ressemble à un *gap*. Alors, *Mind the Gap* ou pas ? Quid du lien ?

106 AM : Le lien, et ce n'est pas une pirouette de le dire, c'est que je privilégie quelque chose que je considère comme une vertu, une vertu qui est très décriée (j'aime bien la provocation) : l'incohérence ! J'aime bien l'incohérence ! J'ai écrit un texte, un jour, qui n'est pas publié pour l'instant, à la suite d'une boutade, lors d'une soutenance (plus que brillante, je le précise) de HDR, où je m'étonnais un peu d'entendre de très honorables collègues faire ce genre de reproche au candidat : « Ah oui, mais il aurait peut-être fallu davantage montrer la cohérence de votre travail, etc. » J'ai pensé : « Laissez un peu d'espace, *give us a break*, laissez un peu d'espace pour la fantaisie, la diversité », alors j'ai dit dans ma propre intervention : « Si j'ai du temps, un jour, j'écrirai un éloge de l'incohérence » et je l'ai écrit ! Il n'est pas publié (il le sera, je l'espère, bientôt), mais je l'ai écrit.

107 MP : Publiez-le ! De grâce, publiez-le ! Mais je pense à ce mot incohérence, parce que ce que j'ai en tête et qui m'a servi, à ma petite échelle de référence, c'est ce petit bouquin de Roger Caillois, *Cohérences aventureuses. Esthétique généralisée – au coeur du fantastique la dissymétrie*, Gallimard, 1976. C'est une manière de réconcilier la cohérence, la rationalité, avec l'aventure. Tant qu'à faire, vous, vous êtes plus radical, vous êtes du côté de l'incohérence.

108 AM : Oui, à ma façon, je retrouve le « chasm », je retrouve le sublime.

109 MP : Le sublime ! Oui, vous êtes fidèle, finalement. Pardonnez-moi, je vais me faire un exégète très défaillant de votre carrière, du bilan que vous en avez tiré. Je pourrais dire que vous vous êtes engagé du côté du dix-huitième, pensant y trouver de la mesure, de la modération, de la raison et que, finalement, sans vous être trompé par ailleurs, vous y avez trouvé ce que tout le monde s'ingénie à masquer ou à occulter. C'est peut-être ça le fond de l'histoire !

110 AM : Je souscris complètement à cette analyse.

Les PUF et autres projets éditoriaux

111 AM : On ne parle pas des PUF, que j'ai présidées pendant un an environ. J'ai accepté cette fonction un peu à mon corps défendant, par hommage à mon ami Michel Prigent, qui venait de mourir à la tâche. Je ne sais pas si les PUF se sont bien portées ou non de mon passage à leur tête. Je ne suis pas persuadé que j'y ai eu une importance particulière. La plupart des titres publiés à ce moment-là résultaient de contrats passés sous le mandat de Michel Prigent. J'ai été obligé de me retirer, au printemps 2012, à cause d'un très gros problème de santé. Il n'y a rien de particulièrement passionnant à dire du passage au PUF.

112 MP : Si, quand même ! Vous y avez dirigé deux collections, dont une qui nous intéresse, *Perspectives anglo-saxonnes.*

113 AM : Bien sûr ! Du temps de Michel Prigent, j'étais, pendant longtemps, membre du conseil de surveillance, je m'intéressais beaucoup à cette maison dont je suivais les difficiles péripéties. Comment dire ? Le peu de temps que j'y ai passé comme président du directoire, n'était pas dans mon esprit un intérim, mais une succession provisoire : j'étais président du directoire, mais je le faisais plutôt au nom de ma fidélité reconnaissante envers Prigent que par conviction profonde que je réussirais à éviter ce qui s'est produit au bout du compte, c'est-à-dire le changement de statut et l'absorption des PUF. Les PUF, conjointement avec Belin, ont été absorbées dans le groupe

HUMENSIS qui est lui-même sous la tutelle de son actionnaire majoritaire, c'est-à-dire une entreprise, un réassureur qui s'appelle le groupe SCOR. Disons que c'est désormais une maison où la finance importe au moins autant que les choix éditoriaux. Donc pas de regrets de ce côté-là. Mais j'ai apprécié d'avoir eu l'occasion de percevoir ce qu'est l'envers du décor dans le monde de l'édition – une partie du monde de l'édition. Ce n'est pas inintéressant. Et à propos des PUF, j'avais plus tôt participé, avec passion, à l'écriture de deux volumes dirigés par François Laroque : *Anthologie de la littérature anglaise* (1991) et *Histoire de la littérature anglaise* (1997). Dans les deux cas je m'étais chargé de la section Restauration-Régence.

Anthologie de la littérature anglaise (François Laroque, Alain Morvan, André Topia) et ***Histoire de la littérature anglaise*** (François Laroque, Alain Morvan, Frédéric Regard)



©PUF

114 MP : Je pense que je ne trahis pas de secrets : vous avez toujours des projets éditoriaux…

115 AM : Oui, oui, je le confirme. Il n'y a pas encore de contrat signé [il l'a été depuis l'entretien], mais je vais persévérer dans le mauvais genre, disons, le demi-mauvais genre. Voilà. Avec ma loupe, la pipe que je ne fume plus et je ne sais quel autre instrument.

116 MP : Mais vous n'en direz pas plus ?

117 AM : Après la sortie du *Dracula*, François Angelier me dit : « Maintenant, pour aller au bout de la logique, il faudrait que quelqu'un fasse un Sherlock Holmes ». Donc voilà, on va faire un Sherlock Holmes. Tout le corpus ! Je ne sais pas s'il faut le dire… Les quatre romans et les cinq recueils de nouvelles, on va être trois pour faire ça. Il a fallu attendre assez longtemps avant d'avoir une réponse. Le directeur de La Pléiade devait au préalable – et c'est parfaitement compréhensible – recueillir l'assentiment du président Antoine Gallimard. Cet accord a été donné et je me félicite de pouvoir, avec mes deux collègues et amis, partir à l'assaut du 221B.

Finir avec Mary Shelley : l'émotion

118 SV : Une toute dernière question à vous poser, sur Mary Shelley : j'ai lu votre livre *Mary Shelley et Frankenstein*… J'ai beaucoup aimé l'approche, à la fois biographique et textuelle, et le travail que vous avez fait sur *Frankenstein* et sur les autres romans…

Couverture de *Mary Shelley et* Frankenstein*. Itinéraires romanesques*, PUF, Essais, 2005.



© PUF

119 AM : Ah oui, les autres romans qui sont très rarement étudiés, à part, peut-être *Le Dernier Homme* qui est connu, mais les autres… Ils sont fort intéressants et d'une richesse narrative soutenue. Je pense notamment à son *Perkin Warbeck*, qui atteste sa maîtrise du roman historique. Et cette passionnante nouvelle qu'est *Matilda*, ouvertement incestueuse. Mary Shelley, en somme, n'est pas seulement la créatrice de *Frankenstein*.

120 SV : C'est ce qu'on comprend en vous lisant. Et aussi votre travail sur son journal, sur ses essais, ses lettres, sa correspondance, que vous utilisez beaucoup dans votre ouvrage…

121 AM : J'ai eu une grande émotion, il y a quelques années. Il y a trois ans, l'été, j'ai eu l'occasion de pénétrer dans la célèbre Villa Diodati où ont eu lieu ces vacances entre Byron, son médecin Polidori, le couple Shelley et la belle-sœur, Claire Clairmont. Un lieu qui est absolument magique, plein de souvenirs, en particulier ce balcon d'où, un soir, le méchant Byron dit à Polidori : « Tenez, vous qui êtes amoureux, manifestement, de Mary Shelley, vous la voyez qui monte ? » Il y a là un vignoble en pente, sur les bords du Léman, et Mary Shelley, qui n'était pas encore tout à fait Mme Shelley, d'ailleurs, le gravissait : « Si vous étiez un *gentleman*, comme vous prétendez l'être, vous sauteriez, vous iriez à son secours ». Polidori saute du balcon et se foule, bien entendu, la cheville [Rires], donc jubilation de Byron, qui était quand même un drôle… C'est un endroit tout à fait émouvant quand on sait ce qui s'y est passé. Cette fameuse rencontre, et puis cette pluie – il y a fait un temps épouvantable tout cet été-là, c'était l'année « sans été », en 1816, car l'année d'avant, un volcan en Indonésie avait projeté des milliards de tonnes de cendres dans l'atmosphère. Et ces jeunes gens s'ennuyaient tellement qu'un

soir, Byron a proposé d'organiser un concours de *ghost stories* ; chacun y est allé de son histoire. Le bon docteur Polidori a « inventé » *Le Vampire*, premier vrai roman vampirique, Byron a composé un petit « Fragment » très fascinant, qui sera publié en appendice à *Mazeppa* (1819), et puis Mary Shelley s'est mise à *Frankenstein*. Et tout ça dans quelques mètres carrés au bord du Léman…

122 SV : La dimension biographique, autobiographique, les croisements entre ces grands esprits de l'époque, sont essentiels dans votre ouvrage, n'est-ce pas ?

123 AM : Peut-être que c'est mon côté midinette, je suis impressionné par les grandes figures. Peut-on rêver assemblage plus somptueux que la rencontre et l'interaction de ces grands esprits ? Il s'agissait en l'occurrence davantage d'innutrition croisée que d'émulation. Ces jeunes lettrés avaient en commun plus que la culture, qui sous-tend chaque page, chaque ligne, chaque vers de leurs écrits. Ils avaient aussi, en tenant compte bien entendu des modulations spécifiques à chacun d'eux, une sensibilité qui était en même temps une vision, qui doit beaucoup à l'esprit du romantisme. La vision émancipatrice (qui ne reste pas théorique, si l'on songe à Byron allant trouver la mort en luttant pour l'indépendance grecque) est sans doute le point focal. Cela peut paraître paradoxal à propos de ces « héritiers » plus que privilégiés – insatisfaction devant les contraintes imposées par un dix-huitième siècle dont ils sont pourtant les légataires, respect pour l'émotion, sens de l'exaltation, goût de la transgression, et, surtout, attention curieuse portée aux forces tapies en chacun de nous. Quant au poids de l'expérience personnelle, cette dimension autobiographique ou presque reste toujours à la fois prégnante et exprimée en demi-teintes. *Frankenstein*, en même temps qu'une évocation nostalgique du mythe de Prométhée (et de quelques autres), ne traduit-il pas un certain désabusement devant l'illusion mécaniste et « perfectibiliste » dont William Godwin était porteur ? Fascinant dédoublement de la part de la jeune romancière, qui rend hommage à son père en faisant précéder l'édition de 1818 d'une dédicace pleine de respect, mais qui met en scène dans les pages qui suivent la déconfiture d'un certain positivisme. Si l'on ajoute à cela le respect filial que Percy Shelley ressent vis-à-vis du même Godwin, qui est en quelque sorte son « gourou », si l'on songe à l'admiration de la jeune femme envers une mère célèbre qu'elle n'a pas connue, on mesure tout ce que cette petite cohorte comporte en fait d'ambiguïté et de complexité. Vive l'incohérence !

124 MP : Signalons à nos lecteurs que vous êtes aussi raconteur et qu'on peut vous entendre sur France-Culture, notamment raconter l'épisode de l'épisode de la villa en question. Vous avez une voix radiophonique qui passe bien.[1]

125 AM : C'est gentil ! J'ai fait une photo récemment avec Mathieu Garrigou-Lagrange, producteur de l'émission « Sans oser le demander »[2]. Il était content parce que j'avais apporté en studio le cadeau d'une de mes filles, un petit Lego Dracula en porte-clés, qui l'a charmé ; alors il l'a pris en photo pour le poster sur son compte Twitter.

Capture d'écran du compte Twitter de M. Garrigou-Lagrange et figurine Lego Dracula



© Mathieu Garrigou-Lagrange

NOTES

1. https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/grande-traversee-frankenstein-bienvenue-dans-le-monde-des-creatures-artificielles/frankenstein-genese-d-un-monstre-3791725

2. https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/sans-oser-le-demander/d-ou-viennent-les-vampires-7410622

AUTEURS

MARC PORÉE

ENS ULM/PSL
PRISMES, UR 4398
marc.poree@ens.fr

SOPHIE VALLAS

Aix-Marseille Université
LERMA, UR 853
sophie.vallas@univ-amu.fr